



LA

# JUSTICE DE DIEU

DRAME EN CINQ ACTES ET SIX TABLEAUX,  
PAR MM. ANICET BOURGEOIS ET PAUL FOUCHER,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Gaité.  
le 18 mars 1845.

*Personnages.*

*Acteurs.*

|   |                        |
|---|------------------------|
| FRANCIS NORBERT, supposé ÉDOUARD DE NOINTEL (premier rôle)..... | MM. SURVILLE.          |
| JULIEN DAURIAT (jeune premier).....                             | DESHAYES.              |
| BERNARD, intendant du château de Nointel (premier comique).     | JOSEPH.                |
| LANDRY, notaire (financier).....                                | SAINT-MAR.             |
| ROBIN TARDIF (jeune comique).....                               | FRANCISQUE.            |
| LE LIEUTENANT CRIMINEL (grande utilité).....                    | EUGÈNE.                |
| LE MÉDECIN (utilité).....                                       | ÉDOUARD.               |
| GEORGES, domestique de M. de Nointel.....                       | BRIAND.                |
| MARGUERITE SIMON (premier rôle).....                            | M <sup>mes</sup> ABIT. |
| GENEVIÈVE (jeune première).....                                 | YANINI.                |
| M <sup>me</sup> DAURIAT (mère noble).....                       | MÉLANIE.               |
| MARIANNE, au service de M <sup>me</sup> Dauriat (comique).....  | LACRANGE.              |

La scène se passe, au premier acte, au château de Nointel, en septembre 1782. — Aux deuxième et troisième actes, à Abbeville chez M<sup>me</sup> Dauriat, dix-huit mois après. — Aux quatrième et cinquième actes, au château de Nointel, même époque.



## ACTE PREMIER.

Au château de Nointel.

Une chambre au rez-de-chaussée de la maison du garde. — Grande fenêtre, au troisième plan à droite, ouvrant sur un balcon. — Porte, au deuxième plan à gauche. — Porte au fond, donnant sur un perron. — A l'angle, à gauche et presque en face de la fenêtre, une voûte, assez basse, conduisant à une espèce de caveau dans lequel on descend par plusieurs marches en pierre. — Cette chambre toute rustique est meublée richement, des tentures cachent une partie des murs. — Grande cheminée au deuxième plan, à droite.

### SCÈNE I.

BERNARD, ROBIN. \*

(Au lever du rideau, des ouvriers tirent du caveau des rouleaux de plomb, des barres de fer rouillé, etc., et sortent.)

BERNARD, assis à droite, devant un bureau sur lequel sont des papiers et des registres, qu'il consulte tout en parlant.

Il n'y a plus rien dans ce caveau ?

\* On entend par droite et gauche, la droite et la gauche du spectateur.

ROBIN.

Plus rien du tout que des vieilles planches.

BERNARD.

Cette livraison complète, maître Robin, les trois cent cinquante livres de plomb et de ferraille dont tu m'as remis d'avance le prix.

ROBIN.

Ça suffit, monsieur Bernard, je vas faire transporter tout ça à Abbeville, chez papa... Ça sera une bonne affaire pour lui... à ce qu'il dit... Mais ça sera bien laid à voir... comme si sa boutique n'était pas déjà assez triste!... Dieu, quel vilain état que celui de chaudronnier!... (Avec un soupir.) J'étais né pour autre chose...

BERNARD.

Comment! tu voudrais changer de condition ?

ROBIN.

Certainement... j'étouffe sous la ferraille de papa!... Mon rêve, voyez-vous, mon rêve, c'est d'avoir un jour une perruque poudrée, des habits dorés et les mains blanches.

BERNARD.

Diable! tu as de l'ambition!

ROBIN.

Oui, je peux vous dire ça à vous, monsieur Bernard... Je ne serai content que lorsque j'aurai un hôtel à Paris, un château en province, des voitures, des chevaux, et trente plats à mon dîner tous les jours... sans compter le dimanche... Mais pour ça il faudrait être...

BERNARD, se levant.

Fermier-général, au moins...

ROBIN.

Du tout... il faudrait être... domestique.

BERNARD.

Hein ?

ROBIN.

Valet de chambre chez un grand seigneur... Alors on a l'hôtel, le château, la voiture, les trente plats, et, de plus, on est payé pour accepter tout ça...

BERNARD.

Mais tu oublies qu'on a un maître.

ROBIN.

Qui est-ce qui n'en a pas?... Dans la boutique, est-ce que je ne sers pas tous les malotrus qui se présentent?... Pour eux il faut monter au grenier, descendre à la cave, se laisser charger comme un mulet. Je suis mon maître, oui... mais je sers tout le monde... Si j'étais domestique, je ne servais personne... Vous en savez quelque chose, vous, monsieur Bernard, qui, avant d'être intendant, avez été le valet intime de feu M. le marquis de Nointel... Et quand il s'est senti vieux et cacochyme, c'est vous qu'il a chargé d'aller chercher en Amérique un fils naturel, comme on dit, qu'il avait eu... naturellement, et qu'il avait oublié là-bas... Il n'était pas tendre, savez-vous, votre cher maître?... Papa me racontait qu'il y a dix-huit ans, il avait chassé du château sa propre sœur, M<sup>lle</sup> Marguerite, parce que la pauvre demoiselle avait oublié ses quartiers de noblesse avec M. Simon, son maître de musique. On n'a jamais su ce qu'elle était devenue... Vous le savez peut-être, vous, monsieur Bernard ?

BERNARD, vivement.

Moi? .. du tout!

ROBIN.

C'est que, lorsqu'on est valet de chambre... on entend tout, on voit tout... et c'est encore ce qui me plaît dans cet état-là.

BERNARD.

Tu es curieux ?

ROBIN.

Comme un aveugle. Quand j'étais tout petit, je me relevais la nuit, et je m'enrhumais par curiosité... A l'école, je montais sur les toits pour regarder dans les manèges... et j'ai manqué me casser le cou... encore par curiosité... Enfin, il y a un mois, j'ai failli me marier...

BERNARD.

Te marier ?

ROBIN.

Toujours par curiosité... Oh! ça a tenu à bien peu de chose, au consentement de la jeune personne.

BERNARD.

Elle a refusé ?

ROBIN.

Net. M<sup>lle</sup> Geneviève ne veut pas se marier du tout.

BERNARD.

Et qu'est-ce que c'est que M<sup>lle</sup> Geneviève ?

ROBIN.

La plus jolie fille d'Abbeville... Comment! vous ne l'avez pas remarquée?... Au fait, vous n'êtes revenu que depuis quelques semaines des colonies, d'où vous avez ramené le jeune marquis de Nointel, qui est arrivé juste huit jours après la mort de son père... naturel... De plus, mamselle Geneviève n'est pas d'Abbeville... non... elle nous est venue de Paris il y a quatre mois environ, avec M<sup>me</sup> Dauriat, sa mère, bonne veuve, assez jeune encore, mais toujours malade. Elles ont loué une petite maison bien simple sur la place du Pont-Neuf, à côté de la boutique de papa... et elles travaillent toutes les deux dans la dentelle... Elles attendent M. Julien Dauriat, le frère de Geneviève, qui est ouvrier dans le bâtiment, et qui va aussi quitter Paris et venir se fixer à Abbeville... Il arrivera même aujourd'hui ou demain.

BERNARD, se dirigeant vers la porte de gauche.

J'entends le marquis de Nointel, va-t'en!

ROBIN.

C'est que j'aurais désiré...

BERNARD.

Quoi donc ?

ROBIN.

Parler à M. le marquis de mon idée fixe, et lui demander...

BERNARD, le renvoyant.

Plus tard !

ROBIN.

Une place...

BERNARD, de même.

Bien !

ROBIN.

De conlancé...

\* Bernard, Robin.

BERNARD.

Oui !

ROBIN.

Tout de suite.

BERNARD, le poussant dehors.

Non !

(Robin sort par le fond. — Le marquis entre par la gauche, traverse la scène et va poser son chapeau sur le bureau de Bernard.)

SCÈNE II.

NOINTEL, BERNARD.\*

NOINTEL, avec colère.

Je viens du château... Ces architectes, ces maçons me feront donner au diable !

BERNARD, avec un respect affecté.

A qui en a donc monsieur le marquis de Nointel ?

NOINTEL.

Le marquis de Nointel a un bien mauvais intendant... Je me relègue dans cette maison du garde, le temps qu'on répare mon château... et je crois qu'on va me faire passer l'hiver tout entier dans cette espèce de chaumière qu'on a dégusée à la hâte avec quelques tentures !

BERNARD, après s'être assuré qu'ils sont seuls.

Il y a dix mois, en Amérique... Francis Norbert l'aventurier était encore plus misérablement logé.

NOINTEL.

Bernard ! es-tu fou ?

BERNARD.

Nous sommes seuls... et je profite de ce moment pour te donner un conseil, dans notre intérêt à tous deux : joue mieux ton rôle, laisse moins voir ton indifférence pour la mémoire du vicillard dont tu portes le nom.

NOINTEL.

Et le deuil !... Ton bonhomme de marquis est, je dois le reconnaître, une heureuse idée en ne voulant pas laisser son bien à des collatéraux !

BERNARD.

Et toi une infernale inspiration, en usant d'avance dans la débauche et les orgies l'existence de cet Édouard, de ce fils si tardivement reconnu.

NOINTEL.

Parole d'honneur !... je ne savais pas si bien faire... Bref, en arrivant à l'île de France, tu trouvas l'héritier plus mal que le testateur... Le pauvre Édouard n'avait pas vingt-quatre heures de marquisat devant lui... Cette mort te désespérait, drôle, car tu voulais continuer avec le fils ton honnête métier d'intendant, si bien commencé avec le père... Je te devinai, et je te proposai de

\* Bernard, Nointel.

faire à la fois un miracle et la fortune. Je ressuscitais dans ma personne, tout à fait inconnue en Europe, le jeune Édouard qui n'y était jamais venu, et je t'assurais le quart de la succession du marquis... Avec ta grande habitude des affaires, tu compris tout ce qu'avait d'avantageux pour toi ma proposition... et nous criâmes ensemble, en prenant les papiers du pauvre Édouard : Nointel est mort, vive Nointel !

BERNARD.

Encore une fois, ton imprudente gâté m'effraie et nous portera malheur... Faut-il donc, pour mettre ton humeur d'accord avec ton costume, te rappeler un autre souvenir ? (A mi-voix.) celui de Marguerite Simon ?...

NOINTEL.

Que me rappelles-tu là ?... une de tes mauvaises inspirations... Pour me défaire d'Édouard de Nointel, je n'ai eu recours qu'aux plaisirs... au jeu... aux femmes... toi... homme vulgaire, pour te débarrasser de Marguerite, tu n'as rien imaginé que le poison... Le moyen était bien vieux !...

BERNARD.

Il était sûr !... Pouvions-nous hésiter ? Devenue veuve, Marguerite voulait revenir en Europe, revoir son frère. Le hasard fait relâcher à l'île de France le vaisseau la *Virgiate*... le hasard amène Marguerite à l'hôtel qu'habitait Édouard... En apprenant quels liens l'unissaient à ce jeune homme, elle avait voulu veiller à son chievet... Si nous lui avions laissé continuer son voyage... elle aurait annoncé ici la mort de son neveu, de son neveu que nous avons si audacieusement fait revivre... Marguerite n'est pas plus à redouter maintenant que le jeune de Nointel... elle n'a dû survivre que quelques jours à notre départ.

NOINTEL.

Nous pouvons donc user tranquillement, largement, de la vie belle et brillante que nous nous sommes créée ?

BERNARD.

Faut-il pour cela prodiguer follement une fortune que le hasard ne te rendra pas si tu la perds ?... Déjà tu en es réduit aux emprunts !

NOINTEL.

Voulais-tu donc que j'attendisse la rentrée des fermages ?... Non... non... j'avais besoin d'or, de mouvement et de bruit... D'ailleurs, si j'ai été si vite, n'est ce pas un peu ta faute ?... Tu m'avais annoncé un héritage de deux millions : je t'ai payé ton concours dans cette affaire sur le pied de cette somme, et, tout compte fait, y compris ce vieux château en ruines, je n'ai trouvé qu'un million deux cent mille livres.

BERNARD.

Je savais que M. le marquis avait déposé, avant mon départ, huit cent mille livres chez M. Lan-

dry, le notaire, et je ne pouvais prévoir qu'à ton retour, lorsque tu le présenterais pour toucher cette somme, M. Landry l'opposerait une quittance du vieux marquis... Pouvais-je empêcher le vieillard de retirer cette somme, dont le notaire nous a laissé ignorer l'emploi ?

NOINTEL.

Oh ! ce Landry en sait plus qu'il n'en a voulu dire.

BERNARD.

C'est mon avis. Malheureusement ce maudit notaire est un homme à scrupules... Le petit Marc Lory, son clerc, serait plus accommodant ; c'est un homme qui entend les affaires, un garçon précieux, enfin... Mais M. Landry l'a mis à la porte de son étude, et il a quitté la ville.

NOINTEL.

Sans laisser aucune trace... aucun indice?...

BERNARD.

Aucun... Oh ! si je le rencontre un jour, je saurai de lui ce que ce maudit notaire nous a caché.

NOINTEL.

Et tu viendras me vendre une seconde fois ce morceau de la succession ?

BERNARD.

Cela vaudrait bien cent mille livres.

NOINTEL, souriant.

Savez-vous, maître Bernard, qu'Harpagon était un dépensier, un prodigue, auprès de vous?... De pauvre intendant que vous étiez, je vous ai fait presque riche ; vous pouviez aller jouer dans quelque province le rôle d'un honnête financier ; pas du tout ; vous restez humblement à mes gages, et cela pour grappiller sur mon bien, et dans l'espoir de flairer un jour la piste des huit cent mille livres que l'on a si indécemment retirées de notre poche.

BERNARD.

Que veux-tu ? il y a deux manières d'aimer l'argent.

NOINTEL, riant.

Je comprends... la recette et la dépense.

BERNARD.

Je suis né sur la paille .. je veux mourir sur l'or.  
(Il remonte.)

NOINTEL.

Le lit sera dur. (Traversant, et allant s'asseoir à gauche.) Reste donc mon intendant ; vole-moi, mais le plus modestement, le plus honnêtement possible.

BERNARD.

Tais-toi... ou vient...

### SCÈNE III.

LANDRY, NOINTEL, BERNARD.\*

LANDRY.

J'ai l'honneur d'apporter à monsieur le marquis de Nointel la somme qu'il m'a demandée.

NOINTEL, assis.

Je vous remercie, maître Landry... l'avance de cette somme, que je rendrai sur mes revenus, m'est nécessaire pour les travaux de réparation du château de Nointel.

LANDRY.

A votre aise, monsieur le marquis, le prêteur attendra patiemment, grâce à l'hypothèque que vous avez bien voulu laisser prendre sur votre domaine.

BERNARD, à part.

Qu'il lui a fallu laisser prendre.

NOINTEL.

J'avais eu le tort, je l'avoue, de compter, pour cette dépense, sur les huit cent mille livres que mon père avait déposées chez vous, et dont il a disposé, m'avez-vous dit, au profit d'un établissement de charité, je crois ?

LANDRY.

Moi, monsieur le marquis ? je n'ai point parlé de cela.

NOINTEL.

Ah ! il me semblait qu'en me rendant compte de la succession vous m'aviez dit...

LANDRY.

J'ai rendu compte, en effet, de tout ce qui composait votre héritage... Mais cette somme, retirée antérieurement par M. de Nointel, ne devait plus y être comprise.

NOINTEL, se levant.

Vous savez, du moins, l'emploi qui a été fait de cette somme ?

LANDRY.

S'il a pu m'être dit par le testateur, monsieur le marquis, c'était à la condition de l'oublier... Un notaire est un confesseur civil ; chez lui, la discrétion fait partie de la probité.

BERNARD, à part.

Voilà des gens que j'appellerai... inutiles.

NOINTEL.

Cette défiance m'afflige de votre part, maître Landry.. vous, le notaire de la famille, vous dont le devoir et l'intérêt sont également d'être agréable à l'héritier des Nointel...

LANDRY.

Pardon, monsieur le marquis... mais je suis réclamé par mes devoirs à mon étude d'Abbeville... et si vous voulez bien signer l'acte d'emprunt que j'ai préparé...

\* Nointel, Landry, Bernard.

NOINTEL, à part.

Allons, je ne saurai rien... (Haut.) Veuillez me suivre dans cette pièce... Venez avec nous, Bernard : vous ferez sortir maître Landry par l'autre porte, et vous lui ouvrirez la petite grille du parc, pour lui épargner un long détour... Ah ! vous ferez atteler mon petit carrosse... on l'amènera devant le perron... je conduirai moi-même.

BERNARD, qui s'est empressé d'ouvrir la porte à gauche, et de faire passer devant lui Nointel et Landry.

Oh ! il faut absolument retrouver Marc Lory : il me faut encore ces cent mille livres-là !

(Il suit les précédens.)

SCÈNE IV.

ROBIN, MARGUERITE, voilée.

(La scène reste un moment vide ; puis Robin paraît, amenant par le fond Marguerite qu'il soutient.)

ROBIN.

Là... appuyez-vous sur moi, madame... vous êtes arrivée... C'est dans cette partie du château qu'habite pour l'instant M. le marquis de Nointel.

MARGUERITE.

Je vous remercie.

(Elle se place sur un fauteuil, à droite.)

ROBIN.

Faut tout de même que ce que vous avez à lui dire soit bien important, pour vous être mise en route malade comme vous l'êtes... Quand je vous ai rencontrée dans l'avenue, vous ne pouviez plus avancer.

MARGUERITE.

Mes forces m'avaient trahie... et, sans le généreux appui que vous m'avez prêté...

ROBIN.

Oh ! mon Dieu !... à votre service... je n'étais pas pressé... j'allais, à tout hasard, sur la route, au devant d'un voisin qui doit arriver de Paris... ce soir... à pied... car les maçons ne sont pas comme les domestiques de grande maison... ils ne vont pas en voiture... A présent que vous n'êtes plus exposée à la fraîcheur du parc, si vous levez votre voile... ça vous ferait peut-être du bien.

MARGUERITE.

Non.

ROBIN, à part.

Allons, il paraît que je ne la verrai pas. (Haut.) Je vais aller prévenir le marquis de Nointel... (A part.) Ça me fera une occasion pour lui parler de mon idée fixe... (Haut.) Il doit être avec ses ouvriers... on refait le château... les murs du parc...

il y a du plâtre et des moellons partout... Attendez ici... Je vais vous annoncer... (A part.) Il me semble que je suis déjà en fonctions... (Revenant.) Ah ! votre nom, s'il vous plaît ?

MARGUERITE.

Je ne le dirai qu'à M. de Nointel.

ROBIN.

Ça va me gêner... C'est égal... j'annoncerai... une inconnue voilée... (Il sort par le fond.)

SCÈNE V.

MARGUERITE, seule, levant son voile.

Respirons un peu... Ce nouvel accès du mal cruel qui me ronge, qui me tue, et qui, tout à l'heure, m'avait fait succomber au milieu de la route, semble apaisé maintenant... Le marquis de Nointel m'entendra... Il révoquera l'anathème prononcé contre toi, ma Geneviève, pauvre fille, innocente du malheur de ta mère. Et si ma vie est épuisée avec ma tâche, si je meurs avant de retourner à toi, tu sauras mon dévouement, et tu diras : « Ma mère a préféré mon bonheur au sien... elle a mieux aimé me sauver que me revoir !... » On vient... si c'était lui ! O mon Dieu ! avec la force, donnez-moi le courage !

(Elle baisse son voile.)

SCÈNE VI.

NOINTEL, MARGUERITE.

NOINTEL, tirant sur lui la porte de gauche.

M. Landry est parti ; je n'en ai rien pu obtenir, et Bernard, qui l'accompagne, ne sera pas plus heureux. (En se retournant, il aperçoit Marguerite voilée. A part.) Quelle est cette dame ?

MARGUERITE, se levant.

Un jeune homme !... Je ne me trompe pas !... monsieur Francis Norbert !...

NOINTEL, tressaillant.

Norbert !... qui m'appelle ainsi ?... (Marguerite lève son voile.) Marguerite !...

(Il demeure immobile.)

MARGUERITE.

Vous ici, en France, monsieur Norbert !...

NOINTEL, toujours stéré.

Marguerite !... Marguerite vivante !...

MARGUERITE.

Vous avez peine à me reconnaître, n'est-ce pas ?... J'ai tant souffert depuis votre départ !

NOINTEL, à part.

La mort nous a donc trompés ?...

MARGUERITE.

Monsieur Norbert, à quelque titre que vous sôyez ici, il faut absolument que vous me conduisiez auprès du marquis de Nointel, de mon frère.

NOINTEL, à part.

Que dit-elle?...

MARGUERITE.

Vous lui avez sans doute annoncé déjà la mort de son fils, de votre ami?...

NOINTEL.

Oui, madame. (A part.) Elle ne sait rien encore... (Il va au fond et ferme la porte.)\*

MARGUERITE.

Je suis heureuse de n'avoir pas à lui porter un si terrible coup.

NOINTEL.

Je suis venu transmettre au marquis les dernières paroles d'Edouard, ses remerciemens d'une trop tardive preuve d'affection... et le marquis a bien voulu m'attacher à sa personne en qualité de secrétaire.

MARGUERITE.

Le ciel en soit loué!... Vous et Bernard qui connaissez tous mes malheurs, vous me servirez auprès de lui, n'est-ce pas?

NOINTEL.

Sans doute! mais, en ce moment, personne ne peut approcher de M. le marquis... il est mal... très mal.

MARGUERITE.

Très mal, dites-vous!... Oh! il faut que je lui parle aujourd'hui, tout de suite!

NOINTEL.

Qu'allez-vous faire?... reparaitre devant M. de Nointel, malgré ses ordres... et sans qu'il ait été prévenu!...

MARGUERITE.

Il me chasserait... il me maudirait encore peut-être! Et pourtant, dix-sept années se sont écoulées!...

NOINTEL.

N'importe, madame... Il faut différer... attendre...

MARGUERITE.

Attendre!... mais regardez-moi donc, monsieur... Voyez sur mes traits le ravage du mal inconnu dont, avant votre départ, j'avais ressenti les premières atteintes, et qui, depuis, n'a cessé de me déchirer... Croyez-vous que j'aie si longuement supporté mes tortures, doublées par les affreuses fatigues d'un semblable voyage, pour m'arrêter presque au but, avant de l'avoir atteint?... Non! non!... Il faut que je parle à tout prix au marquis de Nointel!

\* Marguerite, Nointel.

NOINTEL, à part.

Comment l'arrêter?

MARGUERITE, d'une voix affaiblie.

Ah! que je souffre... mon Dieu!... Mon Dieu, prenez-moi en pitié!... Ce n'est pas vous qui m'avez envoyé de telles douleurs!...

NOINTEL.

Vous le voyez, madame, la fatigue du voyage a achevé d'épuiser vos forces... Prenez du moins un peu de repos, là, dans cette chambre; pendant ce temps, je vais préparer le marquis à cette entrevue, et, avant une heure, je vous introduirai près de lui...

MARGUERITE.

Avant une heure; vous me le promettez?...

NOINTEL, à part.

D'ici là, j'aurai le temps de prendre un parti. (Haut.) Venez, je vous en conjure.

MARGUERITE.

Je vous obéis.

NOINTEL, allant ouvrir.\*

Entrez là, et comptez sur moi.

MARGUERITE, entrant dans la chambre.

Mon Dieu, ne m'abandonnez pas... laissez-moi vivre une heure... une heure encore!...

## SCÈNE VII.

NOINTEL, seul, et après avoir refermé vivement la porte.

Ne suis-je pas le jouet d'une horrible vision?... Est-ce bien Marguerite... qui est là... près de moi?... Marguerite vivante et qui d'un mot peut nous perdre?... Voyons... du calme!... Profitons des quelques instans que j'ai su gagner... Rien à craindre du dehors... la seconde porte a été fermée par Bernard, lui seul on a la clé... (Allant à la fenêtre.) Les ouvriers qui reconstruisent le mur d'enceinte ont quitté le travail... personne ne la verra... Bernard ne peut être loin... il faut que je lui parle... que je le ramène ici... lui seul peut m'aider à fermer l'abîme ouvert à présent sous nos pas... (Il va à la porte de la chambre dans laquelle il a fait entrer Marguerite.) Épuisée par la fatigue et la souffrance, Marguerite semble être assoupie... Je fermerai derrière moi cette seconde issue... (Il montre la porte du fond.) Elle ne peut nous échapper... Allons!

(Il sort, on l'entend fermer et verrouiller la porte. — On entend dans la chambre voisine la voix de Marguerite.)

\* Nointel, Marguerite.

SCENE VIII.

MARGUERITE, en dehors.

Oh ! grâce... grâce, mon frère!... Grâce pour mon enfant!... Chassée... (Elle paraît sur le seuil de la porte, plus pâle, plus faible encore et presque en état de somnambulisme.) Maudite encore!... (Revenant à elle.) Ah!... c'était un rêve... un rêve... affreux comme le réveil... De toutes ces crises dont chacune a emporté une partie de mes forces, celle-ci est la plus douloureuse et sera la dernière... la dernière, mon Dieu!... Mourir sans avoir revu mon frère, sans avoir assuré l'avenir de ma Geneviève!... Geneviève... ô mon enfant!... dans mes plus grandes douleurs, ton image adorée me rendait toujours le calme et la résignation. (Tirant de son sein un médaillon.) Oui, la voilà, ma Geneviève... belle comme elle devait l'être à seize ans... Oui... elle est bien belle!... (Elle baise le portrait.) Elle sourit... elle est heureuse!... car elle ne sait pas que sa mère souffre... et se meurt!... Sa mère... hélas!... c'est la bonne Dauriat... Après avoir donné, sous son humble toit, un asile à mon enfant, la sainte et digne femme lui a donné aussi son nom... nom simple et obscur sous lequel la colère de mon frère ne pouvait la découvrir... Et pour me consoler, moi, pauvre exilée, elle m'a fait parvenir ce médaillon, ce portrait qui depuis un an ne m'a pas quittée... Ah! aujourd'hui encore, ce talisman bien-aimé semble avoir ranimé ma vie près de s'éteindre... Oui... j'aurai maintenant la force de me traîner jusque sur ce balcon... Oh! de l'air... de l'air!...

(Elle s'avance péniblement jusqu'au balcon. Elle ouvre la fenêtre, puis la persienne que Nointel avait fermée, et s'en sert pour se soutenir d'une main, tandis qu'elle se cramponne de l'autre à l'appui du balcon — Dans ce mouvement, l'attache qui retenait les rideaux cède, et les rideaux, en retombant, cachent entièrement Marguerite. — A peine a-t-elle disparu, que la porte du fond est ouverte avec précaution. — Nointel fait entrer Bernard, puis referme vivement cette porte.)

SCENE IX.

MARGUERITE cachée, BERNARD, NOINTEL.

BERNARD.

J'ai mal entendu!... Ce que tu me dis là est impossible!

NOINTEL.

Elle est là, endormie dans cette chambre... (Il

va fermer la porte de la chambre où était Marguerite.) Par un bonheur inouï, elle ignore tout encore... La mort du marquis, la supposition concertée, entre nous; et puisqu'elle n'a rien su de ceux qui l'ont guidée jusqu'ici, elle n'a dû rien leur apprendre... Mais elle m'a demandé de la conduire auprès de son frère qu'elle veut revoir à tout prix... Que lui dire?... comment arrêter ses pas?... Elle va m'accuser, dès qu'en sortant elle m'entendra appeler de ce nom de Nointel que j'ai usurpé... (Mouvement derrière les rideaux.) Que faire?... répondez!...

BERNARD.

Qui pouvait s'attendre!... C'est un coup de foudre!... Je suis aussi embarrassé que toi!

NOINTEL.

C'est à toi d'agir, de nous sauver... car c'est toi qui nous as perdus!

BERNARD.

Moi!

NOINTEL.

Sans doute!... je te l'ai toujours dit... le poison que tu as donné à Marguerite n'était pas assez sûr!

MARGUERITE, écartant violemment les rideaux, et venant se placer entre Nointel et Bernard.\*

Le poison!...

NOINTEL.

Elle était là...

MARGUERITE.

Infâmes!... c'est vous qui m'avez frappée.... Ah! vous saviez bien que pour dépouiller un enfant, il fallait commencer par assassiner sa mère!

NOINTEL.

Que dit-elle?

MARGUERITE.

Ces titres, cette fortune, à défaut d'un Nointel, appartiennent à mon enfant!... Tu les lui rendras, misérable, je l'arracherai devant tous ce nom que tu as volé!

BERNARD s'élance vers Marguerite, Nointel se jette au devant de lui pour le retenir.

Silence!... silence!...

MARGUERITE.

C'est en vain que tu as mis dans mon sein ce feu qui me brûle et me dévore... Je lutterai... je triompherai... on entendra ma voix... on viendra à mon secours...

(Elle se traîne vers la porte du fond, mais ses forces s'affaiblissent.)

BERNARD.

Il faut étouffer les cris de cette femme! Elle nous perd!

NOINTEL, le retenant.

Regarde, elle se meurt!...

\* Nointel, Marguerite, Bernard.

MARGUERITE, tombant à demi près d'un fauteuil.

Ah !... ma voix s'éteint... Mais Dieu, qui n'a pas voulu me sauver... Dieu me vengera... (Se relevant et cherchant à se tenir debout.) Assassins !... assassins !... vivante ou morte... (Avec force.) je vous perdrai !... (Expirant.) je vous perdrai !...  
(Elle tombe près de la voûte.)

NOINTEL, après un long silence, s'approche d'elle, la regarde et met sa main sur son cœur.

Son cœur ne bat plus.

BERNARD.

Que faire de ce cadavre, dont les traits contractés, les membres raidis, nous accusent encore ?

NOINTEL, après avoir examiné du regard la chambre et fait un mouvement en apercevant la voûte.  
Il le faut..

BERNARD.

Eh bien ?

NOINTEL.

Silence... et veille.

(Bernard, après avoir fermé la persienne restée ouverte, court à la porte du fond qu'il entr'ouvre pour s'assurer que personne ne les écoute ou ne les épie. — Pendant ce temps, Nointel a soulevé le corps de Marguerite, il l'emporte et disparaît un moment par l'escalier du caveau. — Il remonte bientôt, et s'appuie contre la muraille, comme s'il était épuisé par l'effort qu'il vient de faire.)

BERNARD.

Prends garde ! ce caveau est ouvert à tout le monde.

NOINTEL.

Rassure-toi. En présence du danger, je retrouve tout mon sang-froid, toute ma raison. Tu vas amener toi-même la voiture que tu as fait atteler il y a un quart d'heure ; tu l'arrêteras devant le petit perron, comme si tu venais prendre ici quelqu'un.

BERNARD.

Bien.

NOINTEL.

On a pu voir entrer Marguerite... on supposera que c'est elle que tu emmènes... Tu partiras ventre à terre pour Abbeville ; là, tu trouveras facilement un maçon.

BERNARD.

Un maçon... Pour quoi faire ?

(La nuit commence à venir.)

NOINTEL.

Pour murer cette voûte.

BERNARD.

Je comprends... C'est un sépulchre qu'il faut fermer.

NOINTEL.

Je n'ai pas besoin de te dire les précautions dont il faut user avec l'homme que tu conduiras ici ?

BERNARD.

Sois tranquille !

NOINTEL.

Pas un instant à perdre... Va !

(Bernard sort.)

## SCÈNE X.

NOINTEL, puis ROBIN.

NOINTEL, seul.

Ainsi je détournerai les soupçons que pourrait faire naître la disparition de Marguerite. (Allant à la fenêtre.) Bernard exécute mes ordres... Il ferme la portière... monte sur son siège... (Roulement de voiture.) Il part !... c'est bien... Si quelque domestique a pu l'apercevoir... son témoignage, loin d'être dangereux, pourra nous servir... Quant à Marguerite, assurons-nous encore... (Il va vers le caveau.)

ROBIN, entrant avec une lanterne allumée.

Ah ! j'ai eu une excellente idée ! Voilà M. le marquis.

NOINTEL, vivement.

Qui va là ?

ROBIN, allumant les bougies placées sur le bureau.

C'est moi... Monsieur le marquis me connaît bien... Robin Tardif... le fils du chaudronnier d'Abbeville. J'ai prié M. Georges, votre domestique, de me laisser vous apporter de la lumière.

(Le jour.)

NOINTEL, avec humeur.

Que veux-tu ?

ROBIN.

Demander à monsieur le marquis...

NOINTEL.

Va-t'en !

ROBIN, continuant.

S'il a vu la personne que je lui ai amenée tout à l'heure.

NOINTEL.

Hein ?

ROBIN.

C'est moi qui ai conduit la dame volée. Je l'avais laissée ici... Tiens... Où est-elle donc ?

NOINTEL, avec douceur.

Ah ! c'est toi ?...

ROBIN.

Où... j'étais la première personne qu'elle rencontrait dans ce pays... et, tout naturellement, c'est à moi qu'elle s'est adressée pour...

NOINTEL.

Et que t'a dit cette dame ?

ROBIN.

Rien du tout... et ça m'a fort intrigué... Car, enfin, qu'est-ce que ça pouvait être que cette dame ?



NOINTEL.

Oh ! je puis te le dire, mon ami !

ROBIN.

A moi ! vrai ? (A part.) Voilà un maître qui serait d'un service agréable !

NOINTEL.

Cette dame arrivait des colonies, et venait me demander des renseignemens sur un parent à elle que j'ai connu là-bas, et qui est revenu en France avec moi... Ces renseignemens obtenus, elle a voulu absolument partir ; il m'était d'ailleurs difficile, en ce moment, tu le sais, de lui offrir l'hospitalité dans mon château, et Bernard l'a ramenée à Abbeville... De là, elle prendra la voiture publique, pour aller, je crois, à Paris.

ROBIN.

C'est donc ça que je viens de rencontrer votre petit carrosse qui passait la grille.

NOINTEL, vivement, à part, et tournant la tête vers le caveau.

Il m'a semblé entendre...

ROBIN, à part.

Il paraît bien disposé... Si j'osais...

NOINTEL, à part.

Le bruit venait de là...

ROBIN.

Monsieur le marquis...

NOINTEL.

Que me veux-tu encore ?

ROBIN.

Je voulais vous demander...

NOINTEL.

Oh ! dans un autre moment !

ROBIN, continuant.

Si ça vous était égal que je devienne votre domestique ?

NOINTEL.

Toi ?

ROBIN.

Et si ça vous était égal encore que j'entre à votre service dès demain ?

NOINTEL.

Eh ! ce soir, si tu veux ! Tiens, tu vas même entrer en fonctions à l'instant !

ROBIN.

Quel bonheur !

NOINTEL.

Va jusqu'au château dire à mes gens que je n'ai pas besoin d'eux pour cette nuit ; Bernard seul suffira.

ROBIN, à part.

Quel bon maître ! il ne veut pas déranger ses domestiques... (Haut.) J'y vas tout de suite, monsieur le marquis ! (Il sort par le fond.)

SCÈNE XI.

NOINTEL, seul.

Enfin ! (Refermant la porte.) C'était le seul moyen de me débarrasser de cet homme ! Assurons-nous vite !... (Il descend dans le caveau. — Pendant ce temps, bruit de voiture. — Il remonte.) Non... c'était une vaine terreur... Marguerite est toujours froide, inanimée, au fond de ce caveau... (Allant à la porte.) Une voiture s'est arrêtée... C'est la mienne... Allons, Bernard n'a pas perdu de temps.

SCÈNE XII.

NOINTEL, BERNARD.

NOINTEL.

Eh bien ?

BERNARD.

Le hasard nous a merveilleusement servis... Je n'ai pas eu besoin d'aller jusqu'à la ville. J'ai trouvé sur ma route un homme qu'à son costume j'ai facilement reconnu pour un maçon... Il ne connaissait pas le pays, et m'a arrêté pour me demander le chemin le plus court pour gagner Abbeville... Je lui ai proposé alors une besogne pressée et qui serait bien payée ; il a consenti à se laisser bander les yeux... Après avoir fait faire quelques détours à la voiture, je suis rentré par la grille... Cet ouvrier est là... Oh ! ne crains rien... la nuit est profonde.

NOINTEL, éteignant les bougies et prenant la lanterne laissée par Robin.

Cette lanterne nous suffira. Croisons bien ces rideaux, pour que cet homme ne puisse rien voir, ni rien reconnaître un jour. (Après que Bernard a croisé les rideaux.) Introduis-le, maintenant, puis tu iras chercher tout ce qu'il lui faut pour travailler... Attends, fais-moi voiler aussi mon visage.

(Il se couvre à moitié, comme Bernard, la figure d'une cravate noire. — Bernard sort. — Nointel porte la lanterne devant la voûte.)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, JULIEN, amené par Bernard qui sort ensuite. — Julien a les yeux bandés.\*

NOINTEL.

Tu peux ôter ton bandeau,

\* Nointel, Julien, Bernard.

JULIEN.

Que faut-il faire ?

NOINTEL.

Murer cette voûte. (Mouvement. — Julien traverse et s'approche de la voûte.)<sup>\*</sup> Pas de questions... Après l'œuvre faite, voilà la récompense. (Il dépose cinq pièces d'or sur la table.)

\* Julien, Nointel.

JULIEN.

Mais...

(Bernard entre, poussant devant lui une brouette dans laquelle sont les outils et matériaux nécessaires.)<sup>\*</sup>

NOINTEL, lui montrant les outils.

Travaille.

JULIEN, à part.

Tout cela est bien étrange !

(Il ôte sa veste et se met à l'ouvrage. — La toile baisse.)

\* Julien, Bernard, Nointel.



## ACTE DEUXIÈME.

Salles basse d'une petite maison simple, dans un faubourg d'Abbeville. — Dans l'angle, à droite, la porte conduisant dans l'intérieur; à gauche, celle conduisant au jardin. — Au fond, au milieu, porte de sortie, ouvrant sur la place; de chaque côté de cette porte, une fenêtre. — Table à ouvrage, fauteuils, meubles simples.

## SCÈNE I.

GENEVIÈVE, MARIANNE, M<sup>me</sup> DAURIAT.

(Au lever du rideau, M<sup>me</sup> Dauriat travaille dans un grand fauteuil. — Geneviève, assise, fait au crayon le portrait de M<sup>me</sup> Dauriat. — Marianne, debout, appuyée sur un manche à balai, cherche à voir le portrait.)

MARIANNE.

Eb ben ! mamselle... je peux-t-y regarder ?

GENEVIÈVE.

Oui... J'ai fini.

MARIANNE, laissant tomber son balai.

Dieu !... que c'est frappant !...

M<sup>me</sup> DAURIAT.

Tu me reconnais, Marianne ?

MARIANNE.

C'est-à-dire, madame Dauriat, que je vous vois comme dans une glace... C'est vos yeux... vol' bonnet... votre nez et votre robe à fleurs.

M<sup>me</sup> DAURIAT.

Ça ne m'étonne pas... ma Geneviève a tant de talent !

GENEVIÈVE.

Oh ! vous voulez dire, maman, que j'ai un bon maître.

MARIANNE.

C'est vrai que M. Darbois est un fier homme !

GENEVIÈVE.

A la recommandation de son beau-frère, de M. Landry, qui avait deviné que Julien pouvait être autre chose que maçon, M. Darbois, architecte de la ville, a donné à mon frère des leçons de géométrie, de dessin; il en a fait, en dix-huit mois, un autre lui-même, et, de plus, il a bien voulu m'apprendre le peu que je sais.

(Pendant ce couplet, Marianne a pris le dessin et l'a remis à M<sup>me</sup> Dauriat; ensuite elle range les sièges.)

M<sup>me</sup> DAURIAT, regardant le portrait, à Marianne.

Tu avais raison... Il me semble que c'est moi...

GENEVIÈVE, se levant et venant à sa mère.<sup>\*</sup>

Oh ! que je suis contente... et que de remerciemens je dois à mon professeur... Grâce à lui, maman, vous existez une seconde fois pour nous sur ce papier.

M<sup>me</sup> DAURIAT.

Et, plus heureuse que moi, cette image-là te suivra, ma fille, si tu me quittes un jour.

GENEVIÈVE.

Vous quitter... Oh ! jamais !

M<sup>me</sup> DAURIAT, avec un soupir.

Il le faudra peut-être.

GENEVIÈVE.

Que dites-vous ?

M<sup>me</sup> DAURIAT, vivement.

Oh ! rien qui doive l'alarmer, ma Geneviève !

GENEVIÈVE.

Qui pourrait donc nous séparer ?

M<sup>me</sup> DAURIAT.

Mais... un mari par exemple !... Tu vas avoir dix-huit ans, et je suis sûre qu'il y aura plus d'un prétendant... Si je n'étais pas toujours si souffrante et si faible, si je pouvais aller avec toi à l'église, à la promenade... je suis sûre que j'entendrais dire : « Voyez donc M<sup>lle</sup> Dauriat, comme elle est bien ! » (Riant.) Il ne faut pas rougir pour ça, mon enfant !...

MARIANNE.

Oh ! oui, que vous l'entendriez dire !... et souvent... Si vous saviez comme on regarde mademoiselle... Tout le monde, quoi !... les paysans, les bourgeois, les seigneurs... Oui, les seigneurs... Tenez, il y en a un que, depuis quelque temps, nous trouvons partout où nous allons... D'ailleurs,

\* Marianne, Geneviève, madame Dauriat.

maniselle ne peut manquer de se marier cette année, quand je lui tire les cartes, le soir, j'amène toujours le valet de cœur, et vous savez que le valet de cœur c'est un mari... et un blond encore... Je parie qu'il sera blond.

GENEVIÈVE.

Je t'assure, Marianne, que personne ne songe à moi .. (Souriant.) Je n'avais qu'un pauvre petit adorateur, et je l'ai perdu.

M<sup>me</sup> DAURIAT.

Qui donc ?

GENEVIÈVE, riant.

M. Robin Tardif, le fils de notre voisin... Mais, depuis qu'il a quitté la boutique de son père pour se mettre en service, nous ne l'avons plus revu.

MARIANNE.

Fameuse perte que vous avez faite là!... un petit vaniteux qui s'est fait domestique par gloire ! (On entend du bruit dans la rue.)

M<sup>me</sup> DAURIAT, allant s'asseoir à droite.

Qu'est-ce qu'il y a sur la place ?

GENEVIÈVE, venant s'asseoir près de sa mère.

Vois donc, Marianne.

MARIANNE, qui est allée au fond.

Ah! madame!... c'est toutes les voisines et les enfans du quartier, qui courent après quelque chose qui reluit de loin comme un soleil... Ça doit être un masque... ou un singe savant... Mais, non!... je me trompais... ça n'est pas un singe, c'est...

ROBIN, sur le seuil de la porte et prenant une pose.

C'est moi !

SCENE II.

LES MÊMES, ROBIN.\*

GENEVIÈVE et MARIANNE, assises.

M. Robin!

ROBIN, en grande livrée, beaucoup trop longue pour lui.

Oui!... moi ! qui mets ma ville natale en ébullition !

M<sup>me</sup> DAURIAT.

Notre petit voisin !

MARIANNE.

Ah ! regardez donc, madame, comme il est niffé ! (Riant.) Ah ! ah ! ah ! est-il drôle comme ça!... (A Robin.) A cause donc que vous avez avancé le carnaval, vous ?

ROBIN.

Ceci est ma livrée des jours de réception, j'en

ai voulu faire honneur à mes voisines... c'est ma grande livrée. (Il se retourne.)

MARIANNE.

Ça doit même être votre plus grande... elle vous tombe sur les talons.

M<sup>me</sup> DAURIAT.

Vous êtes superbe, mon voisin!... Mais ne vous repentez-vous pas d'avoir quitté l'état de votre père ?

ROBIN.

Ah ! si donc!... Pourlant, je vous avouerais, madame Dauriat, que j'avais d'abord vu tout couleur de rose, mais il y a des nuances plus foncées... Oui... les maîtres ont parfois de vilains quarts d'heure.

MARIANNE.

Est-ce vrai que vous allez en voiture toute la journée ?

ROBIN.

En voiture ?... Oui... oui...

MARIANNE.

A la bonne heure... ça, c'est agréable !

ROBIN.

Agréable... quand il fait beau... mais quand il pleut c'est bien incommode !

MARIANNE.

Au contraire... on ne peut pas être mouillé... quand on est dedans...

ROBIN.

C'est juste... (A part.) Mais on est trempé... quand on est derrière !

GENEVIÈVE.

Et depuis combien de temps êtes-vous de retour ?

ROBIN.

Depuis trois jours seulement... M. le marquis de Nointel, mon maître, est arrivé, lui, il y a près d'un mois... J'étais resté avec M. Bernard, qui a été malade à Paris, et qui est bien changé, le bonhomme... Nous sommes revenus en poste...

M<sup>me</sup> DAURIAT.

En poste!... comme un grand seigneur !

ROBIN.

Oui, oui!... (A part.) Toujours derrière... avec les paquets... (Haut.) Tout à l'heure, M. le marquis m'a fait appeler...— Tu sais lire, m'a-t-il dit?... Je ne n'ai rien répondu...— Porte cette lettre à son adresse, à Abbeville... Mais, voilà l'embarras!... je ne sais épeler que dans l'imprimé... Je n'ai jamais voulu avouer ça au château... et je me suis dit : Puisque je vais à Abbeville... j'irai voir Mlle Geneviève, et elle qui est savante, me déchiffrera ce qu'il y a sur cette diable de lettre... Avec ça que j'ai une envie de le savoir!...

GENEVIÈVE.

Oh! très volontiers, mon ami !

ROBIN, à Marianne.

Ce doit être quelque lettre de séduction...

\* Marianne, Robin, Geneviève, Madame Dauriat.

GENEVIÈVE, après avoir lu.

C'est bien mon nom qui est sur cette adresse.

M<sup>me</sup> DAURIAT.

Ton nom ?

ROBIN.

Hein ?

GENEVIÈVE.

Voquez, maman... «A M<sup>lle</sup> Geneviève Dauriat.»

M<sup>me</sup> DAURIAT.

En effet.

MARIANNE, à part.

Ah ! je devine... le seigneur de la promenade... c'était le marquis de Nointel.

(Elle remonte au fond.)

M<sup>me</sup> DAURIAT, à part.

Et c'est à elle qu'il s'adresse... Oh ! s'il savait!...

GENEVIÈVE, se levant.

Monsieur Robin, vous rendrez cette lettre à M. le marquis.

M<sup>me</sup> DAURIAT.

Bien, ma Geneviève !

(Elle serre la main de Geneviève.)

MARIANNE, qui était sortie, rentrant.

Madame, voici M. Landry, le notaire.

M<sup>me</sup> DAURIAT, se levant.

M. Landry aurait-il enfin des nouvelles !... (Haut, passant devant Geneviève.) Adieu, mon voisin ; croyez-moi, ne vous chargez plus de pareilles commissions, et ne revenez plus ici, tant que vous serez au service de M. de Nointel... Toi, ma fille, rentre... (Elle l'embrasse sur le front.)

Marianne, reconduis M. Robin...

(Elle conduit Geneviève jusqu'à la porte de sa chambre.)

ROBIN, à lui-même.

Voilà une commission joliment faite!... Que va dire mon maître?... Je suis inquiet!... Je suis un laquais très inquiet...

(Geneviève est rentrée dans la chambre à droite.—

Robin salue M. Landry, et sort avec Marianne.)

### SCÈNE III.

LANDRY, M<sup>me</sup> DAURIAT.

LANDRY, entrant.

Chère madame Dauriat, j'ai vu ce matin votre docteur, il m'a tout à fait rassuré sur l'état de votre santé.

M<sup>me</sup> DAURIAT.

Je suis un peu mieux depuis quelques jours ; monsieur Landry, je vous attendais avec impatience... (Du geste elle l'invite à s'asseoir.) Et maintenant que vous voilà... je suis toute tremblante... car vous allez m'annoncer peut-être que le moment est venu de me séparer de Geneviève,

LANDRY, assis.

Plus que jamais, au contraire, Geneviève a besoin de votre tendresse... Hier, j'avais encore l'espoir qu'un jour la pauvre enfant retrouverait sa mère... Cet espoir... je ne l'ai plus aujourd'hui.

M<sup>me</sup> DAURIAT.

Expliquez-vous, monsieur.

LANDRY.

Il y a plus de deux ans que Marguerite Simon vous écrivit pour vous annoncer son départ de l'île Bourbon. Elle avait arrêté son passage sur le vaisseau la *Virginie*, capitaine Durand. Deput, ne recevant aucune nouvelle de Marguerite, nous avions cru au naufrage du vaisseau qui des colonies la devait ramener en Europe... Mais notre amie avait pu être sauvée... J'appris par hasard, la semaine dernière, que le vaisseau la *Virginie*, toujours commandé par le capitaine Durand, venait d'aborder à Boulogne. Je m'empressai d'écrire au capitaine. Je le priais de me donner, courrier par courrier, les renseignements que je lui demandais : voici sa réponse, qui m'est parvenue ce matin : « Monsieur, j'ai en effet reçu à mon bord M<sup>me</sup> veuve Simon. Cette dame, qui paraissait fort souffrante, a été débarquée à Boulogne, le 16 septembre 1782. »

M<sup>me</sup> DAURIAT.

Il y a dix-huit mois.

LANDRY.

« Je dus reprendre presque aussitôt la mer, et, dans le trouble inséparable d'un départ aussi prompt, j'oubliai de faire mettre à terre divers objets appartenant à M<sup>me</sup> Simon. De retour à Boulogne après une nouvelle traversée, j'ai appris qu'aucune réclamation n'avait été faite, et votre lettre m'annonce que M<sup>me</sup> Simon n'a pas reparu dans sa famille... Qu'a pu devenir cette pauvre femme?... Aura-t-elle donc succombé au mal contre lequel elle luttait?... Puisse Dieu vous aider dans les recherches que vous allez faire. M<sup>me</sup> Simon, en quittant Boulogne, devait se rendre à Abbeville. »

M<sup>me</sup> DAURIAT.

Marguerite, en France, serait morte sans avoir revu, sans avoir embrassé son enfant... Ah ! c'est impossible !

LANDRY.

Le bruit de sa mort serait arrivé jusqu'à nous. Le nom de Nointel est connu de toute la province. Mais si Marguerite existe, comment s'expliquer sa disparition... Il faudrait écrire de nouveau à Boulogne, savoir d'abord à quel moment et par quelle voie elle a quitté cette ville.

(Il se lève.)

M<sup>me</sup> DAURIAT, se levant.

Vous avez raison, monsieur Landry, il faut à tout prix pénétrer cet étrange mystère... Mais

écrire ne suffrait plus.. j'enverrai Julien à Boulogne.

LANDRY.

Votre fils !

M<sup>me</sup> DAURIAT.

Oh! c'est à lui que je voudrais que Geneviève dut de retrouver sa mère!... D'ailleurs, depuis quelque temps, mon Julien m'inquiète... Lui autrefois si franchement joyeux, il est triste, sombre... Il souffre peut-être, et n'en veut convenir, ni avec moi, ni avec Geneviève... Parfois, je crains qu'il ne soit amoureux... de quelque grande dame... et un amour sans espoir... c'est presque une maladie mortelle... Je veux à tout prix qu'il quitte Abbeville, ne fût-ce que pour quelques jours... Ah! tenez, monsieur Landry, un enfant... c'est le bonheur et le tourment de toute la vie.

LANDRY.

Julien partira donc ?

M<sup>me</sup> DAURIAT.

Aujourd'hui même.

LANDRY.

Bien ! Si, comme je le crains, toutes nos démarches sont vaines, si Marguerite est morte inconnue, dans quelque chaumière isolée de la route, vous devrez bénir l'inspiration qui vous a amenée au chevet de monsieur le marquis. Vous avez fait ce que Marguerite n'aurait pu faire, vous avez sauvé l'avenir de Geneviève.

M<sup>me</sup> DAURIAT.

A la condition que, jusqu'au jour de son mariage, jusque après la cérémonie, Geneviève devra être pour tout le monde la fille de la pauvre Dauriat.

LANDRY.

Le marquis n'a pas voulu que d'avidés prétendants, instruits d'avance de la naissance et de la fortune de Geneviève, recherchassent en elle la riche héritière des Nointel. « Ainsi, disait-il, on l'aimera pour elle-même; ainsi j'assure son bonheur et je répare le mal que je lui ait fait. »

M<sup>me</sup> DAURIAT.

J'ai obéi scrupuleusement à la dernière volonté de M. de Nointel. Julien lui-même ne sait rien encore de ce secret et croit toujours Geneviève sa sœur. Oh! ce secret était bien doux à garder; je suis si bien entre mes deux enfans, je suis si heureuse quand tous les deux ils m'appellent leur mère...

SCÈNE IV. -

LES MÊMES, GENEVIÈVE.

(Elle entre vivement; puis s'arrête à la vue de Landry.)

GENEVIÈVE.

Oh! pardon, monsieur Landry, pardon... j'avais cru entendre la voix de Julien.

M<sup>me</sup> DAURIAT.

De Julien...

GENEVIÈVE.

Mais sans doute... il devrait être ici depuis plus d'une heure... Il était, ce matin, plus soucieux, plus pâle qu'à l'ordinaire... S'il était malade ?

M<sup>me</sup> DAURIAT.

Rassure-toi, M. Darbois le retient quelquefois... (Souriant.) Sais-tu que je finirai par être jalouse... Oui... je crois que tu aimes Julien plus encore que je ne l'aime... (A Landry.) Vous nous quittez déjà, monsieur Landry ?

LANDRY, qui a été prendre son chapeau, posé par Marianne sur un meuble.

Je suis attendu chez moi. (A mi-voix.) N'oubliez pas le navire la *Virginie*, capitaine Durand.

M<sup>me</sup> DAURIAT.

Vous allez me le répéter encore... Je vais vous conduire en faisant un tour de jardin... Je me sens un peu mieux aujourd'hui. (Bas.) Puis j'ai à vous parler du jeune marquis de Nointel.

LANDRY.

Prenez mon bras.

M<sup>me</sup> DAURIAT.

A tantôt, Geneviève.

LANDRY, à Geneviève.

Au revoir, mon enfant.

(Il sort à gauche avec M<sup>me</sup> Dauriat, qui marche en s'appuyant sur lui.)

SCÈNE V.

GENEVIÈVE, seule et pensive.

Julien ne revient pas... Depuis quelque temps, ses absences se prolongent, il semble qu'il soit malheureux ici!... Malheureux avec nous!... Ma bonne mère s'en aperçoit bien aussi et parlait, hier soir, de le faire voyager... Pour la seconde fois, je me trouverai donc séparée de Julien... Quand nous avons quitté Paris, il y a bientôt deux ans, nous avons précédé mon frère, ici, de quelques mois... J'étais bien triste de ne le pas voir sans doute... (Elle s'assied et prend son ouvrage.) mais je n'ai pas éprouvé ce que j'ai ressenti hier, lorsque maman m'a dit : « Il faut que Julien change d'air, qu'il parte... » A ces seuls mots, mon cœur s'est serré.. J'ai cru que j'allais étouffer... puis, rentrée dans ma chambre, j'ai pleuré toute la nuit... Est-ce que j'aimerais Julien plus qu'autrefois?... Il est si bon, si dévoué, mon frère! Mais maman a raison, il n'est plus le même. . Que peut-il avoir ?... pourquoi ne veut-il rien confier de ce qu'il souffre, ni à maman...

\* Geneviève, Landry, madame Dauriat.

ni à moi... à moi surtout... pour laquelle il n'avait jamais eu de secret... Oh! il faut qu'il soit malade, bien malade... et si un voyage doit le guérir... eh bien! qu'il parte, mon Dieu!... qu'il parte... aujourd'hui... demain... dans huit jours... J'aurai du courage... je m'habituerai à son absence... certainement... oh! je m'y ferai... je... (Elle se lève.) Voyez un peu s'il reviendra!... On marche dans la rue... le voilà... enfin!... Je vais joliment le gronder... Et d'abord, je n'irai pas au devant de lui!

(Elle se rassied et tourne le dos à la porte.)

## SCÈNE VI.

NOINTEL, GENEVIÈVE.

NOINTEL, au fond.

Je n'ai pas eu la patience d'attendre le retour de Robin.

GENEVIÈVE, qui s'était détournée un moment, se levant et allant au devant de Julien.

Ah! c'est donc vous, monsieur... (Reconnaissant son erreur.) Ah!... (Elle recule presque effrayée.)

NOINTEL, à part.

Il paraît que ce n'est pas moi qu'on attendait.

GENEVIÈVE.

Pardon, monsieur; ce n'est point ici, sans doute, que s'adresse votre visite...

NOINTEL.

Si vraiment, mademoiselle, c'est bien ici.

(Geneviève fait un mouvement pour sortir.)

NOINTEL, la retenant.

Où donc allez-vous, mademoiselle?

GENEVIÈVE.

Prévenir ma mère qu'un étranger la demande.

NOINTEL, la ramenant.

N'avez-vous donc pas reçu ma lettre?

GENEVIÈVE.

J'ai dû croire que c'était par erreur qu'elle m'avait été adressée, et je l'ai rendue à votre messager, monsieur.

NOINTEL.

Sans l'avoir lue?... Comme à l'église, comme à la promenade, toujours sévère... Mais l'accueil que vous m'avez fait, que vous me faites encore en ce moment, ne me découragera pas... Depuis mon retour de Paris, depuis le jour où le hasard me plaça sur votre passage, Geneviève, vous avez été mon unique pensée... Oh! ne vous effrayez pas d'un amour, digne, je vous l'atteste, de la charmante fille qui l'inspira...

GENEVIÈVE.

Monsieur... je ne puis entendre...

NOINTEL.

Oh! je sais que Geneviève Dauriat est aussi

pure que belle... et quand elle me connaîtra mieux...

GENEVIÈVE.

Je vous connais, monsieur... vous êtes riche et noble... Moi, je suis du peuple et je suis pauvre... Monsieur le marquis, vous ne pouvez pas m'élever jusqu'à vous... veuillez donc ne pas descendre jusqu'à moi.

NOINTEL.

Que parlez-vous de distance?... La beauté n'est-elle pas une fortune, la vertu n'est-elle pas une noblesse?... Et Dieu vous a faite riche et noble... Geneviève, croyez-moi, mes intentions sont pures... Dans ma lettre, je vous disais que je serais heureux de vous consacrer ma vie, de vous donner mon nom.

GENEVIÈVE.

Je ne sais, monsieur, si votre proposition est sincère, ou si elle ne cache pas plutôt un piège...

NOINTEL.

Oh! Geneviève!...

GENEVIÈVE.

J'ai peu d'expérience, monsieur... mais je dois... je veux croire à votre loyauté... et s'il n'était permis de vous répondre, je vous dirais, qu'heureuse de ma condition, je n'en veux pas changer... Mais c'est à ma mère seule qu'il appartient de disposer de mon sort... C'est donc à ma mère que vous devez vous adresser... Elle est là... dans son jardin... Je vais la prévenir de votre présence et lui annoncer l'honneur que vous voulez bien faire à notre famille.

(Elle salue, gagne la porte de gauche, salue une seconde fois et sort.)

## SCÈNE VII.

NOINTEL, seul.

Ahons, j'ai assez joué auprès de Geneviève le rôle de séducteur... devant Mme Dauriat nous prendrions un autre langage... La prudence me défendait de me présenter tout de suite comme mari... une demande faite sans transition aurait éveillé les soupçons... Mais le moment est venu : après de vains efforts pour triompher de la vertu de Geneviève, repoussé, désespéré... plus amoureux que jamais... j'oublie mon rang et j'épouse... (Riant.) C'est très vraisemblable.

## SCÈNE VIII.

BERNARD, du fond, NOINTEL.

BERNARD, entrant vivement.

Le renseignement était juste... Je vous trouve enfin!

NOINTEL.

Que veut mon honnête interendant ?

BERNARD, brusquement.

Vous offrir sa démission.

NOINTEL, souriant.

Tu veux me quitter ? Diable !... je suis donc décidément ruiné ?

BERNARD.

En pouvait-il être autrement ?... En seize mois, tu as dévoré dans les plaisirs, les orgies, la presque totalité de l'héritage des Nointel... Poursuivi par les créanciers, tu reviens chercher un refuge dans ce château dont tu seras bientôt dépossédé... et, au lieu de suivre prudemment mon dernier conseil, d'épouser quelque riche bourgeoise qui, en échange de ton titre, t'aurait apporté une grosse dot, j'apprends que tu t'es amouraché d'une ouvrière.

NOINTEL.

Je n'ai jamais eu de préjugé.

BERNARD.

Où cela te mènera-t-il ?

NOINTEL.

Où je veux aller... Au mariage.

BERNARD, étonné.

Au mariage !... Tu épouserais cette petite Geneviève ?... C'est impossible !

NOINTEL.

C'est pour demander sa main que je suis ici.

BERNARD.

A merveille !... Ce sera donc avec ses beaux yeux alors, que la femme paiera l'usurier Muller ?

NOINTEL.

Muller !...

BERNARD.

Inquiet de ta disparition, peu confiant dans les belles promesses que je lui ai faites... il s'est mis en route... Il est à Nointel.

NOINTEL.

Et il veut ?

BERNARD.

De l'argent.

NOINTEL.

Sinon ?

BERNARD.

Il menace d'un éclat, d'un scandale.

NOINTEL.

Qui pourrait faire manquer mon mariage... Il faut empêcher cela...

BERNARD.

Toujours ton mariage... Mais ce projet ne peut être sérieux !

NOINTEL.

Que dois-je à Muller ?

BERNARD.

Quarante mille livres.

NOINTEL.

Je lui en donnerai aujourd'hui dix mille comptant... le reste dans huit jours.

BERNARD.

Mais, ces dix mille livres, où les prendras-tu ?

NOINTEL.

Dans ta bourse... qui s'est arrondie, à mesure que la mienne maigrissait.

BERNARD.

Allons donc.

NOINTEL.

Tu hésites ?...

BERNARD.

Je refuse !

NOINTEL.

Mais, mon pauvre Bernard, si je vous ai laissé me voler si facilement, c'était par mesure d'économie... certainement... Ce que vous m'avez pris en détail, je comptais bien vous le reprendre en masse.

BERNARD, à part.

Il me fait peur !

NOINTEL.

Pour le moment, je n'ai besoin que de ces dix mille livres, que tu vas me prêter... entends-tu bien ? me prêter seulement... Je t'offre pour garantie...

BERNARD.

Quoi ?

NOINTEL.

La dot de Geneviève.

BERNARD.

Tu es fou.

NOINTEL.

Pauvre sot !... (Lui faisant signe d'approcher, et s'appuyant sur son épaule.) Dis-moi... as-tu trouvé ce Marc Lory, que tu cherchais ?

BERNARD.

Hélas ! non !...

NOINTEL.

Eh bien ! il y a huit jours, il est venu me trouver, moi qui ne le cherchais pas... et, pour cinq cents louis, j'ai su de cet homme où étaient les huit cent mille livres détournées autrefois de la succession Nointel.

BERNARD.

Vraiment ?

NOINTEL.

Marguerite Simon a laissé une fille... c'est à sa nièce que le marquis, faible comme tous les vieillards, a laissé cette somme, qui, aux termes de son testament, sera comptée au mari de Mlle Simon, une heure après la cérémonie.

BERNARD.

Eh bien ?

NOINTEL.

Eh bien !... tu ne devines pas encore pourquoi, moi, marquis de Nointel, je suis assez épris, assez fou d'amour pour épouser Geneviève ?

BERNARD.

Geneviève est donc...

NOINTEL.

La fille de Marguerite et la nièce du marquis.

BERNARD.

En es-tu bien sûr ?

NOINTEL.

Marc Lory n'avait aucun intérêt à me tromper... Il ne doit, d'ailleurs, toucher les cinq cents louis qu'après l'ouverture du testament... testament dont il avait copié les principales clauses.

BERNARD.

Et cette copie?...

NOINTEL.

Est chez moi... Me prêterez-vous maintenant les dix mille livres ?

BERNARD.

Est-ce que je peux jamais te rien refuser?... Mais, comment se fait-il que Geneviève?...

NOINTEL.

Je t'expliquerai tout cela en allant à Nointel... car il faut, avant tout, en finir avec Muller... Je reviendrai tout à l'heure faire ma demande.

BERNARD.

Oui, certes... il ne faut pas perdre de temps.

NOINTEL, prenant son chapeau.

Vous approuvez donc cette folie?... (Riant.) Après mon mariage, Bernard, nous reparlerons de votre démission.

BERNARD, vivement.

Je la retire... Il m'en coûterait trop, de me séparer de toi... maintenant.

NOINTEL.

Très bien... (A part.) Je vais encore faire des économies.

(Ils sortent tous deux par le fond.)

MARIANNE, entrant vivement, de la porte de gauche.

Monsieur le marquis... monsieur le marquis... voilà madame... Tiens! il s'en va... Oh! mais il reviendra... En voilà un prétendant, pour mamselle... un marquis!... Qu'on dise encore que les cartes sont des bêtises!... le voilà, mon valet de cœur, le voilà!... Il doit être blond!

## SCÈNE IX.

M<sup>me</sup> DAURIAT, GENEVIÈVE, MARIANNE.

M<sup>me</sup> DAURIAT, venant de la gauche.

Eh bien! Marianne... où donc est M. de Nointel ?

MARIANNE.

Mon Dieu, madame, il était encore là tout à l'heure; mais quelqu'un est venu le chercher... bien sûr... En attendant, mamselle, je vous fais bien mon compliment... vous allez être marquise... Oh! j'en suis sûre à présent... S'il pouvait m'en arriver autant!... je vais me tirer les cartes toute la journée!

GENEVIÈVE.

Tu es folle, Marianne... (Marianne sort à droite.) La proposition de M. de Nointel n'était qu'une plaisanterie ou un mensonge... qu'il n'aurait point osé soutenir devant vous, ma bonne mère... Et d'ailleurs, m'eût-il sincèrement offert le titre de princesse au lieu de celui de marquise, un royaume en place d'un château, j'aurais refusé... Pour un titre et une fortune, je ne voudrais pas me séparer de tout ce que j'aime au monde... de mon frère... et de vous, maman.

M<sup>me</sup> DAURIAT.

Chère enfant!

(Julien entre rapidement par le fond.)

## SCÈNE X.

LES MÊMES, JULIEN.

GENEVIÈVE.

Julien!

M<sup>me</sup> DAURIAT.

Comme tu as tardé!

JULIEN, à lui-même.

Il n'est plus ici! (Haut.) Bonjour, ma mère... bonjour, Geneviève... J'ai eu affaire à l'Hôtel-de-Ville... (A part.) Quelques minutes plus tôt... et je le trouvais encore près d'elle!

M<sup>me</sup> DAURIAT.

Julien, tu parais bien agité... qu'as-tu donc, mon ami?

JULIEN.

Oh! rien, ma mère, rien... (A lui-même.) Mais il ne pourra pas toujours m'éviter...

M<sup>me</sup> DAURIAT.

De qui parles-tu ?

JULIEN.

Du marquis de Nointel.

GENEVIÈVE.

On t'a dit qu'il était venu ?

JULIEN.

Il paraît que c'était un secret que vous teniez à garder.

GENEVIÈVE.

Mon Dieu! c'est un secret que j'ai partagé avec ma mère.

JULIEN.

Déjà Marianne m'avait dit qu'un gentilhomme osait suivre partout Geneviève... Robin, que j'ai rencontré, m'a appris le reste... J'ai su qu'on avait osé le charger d'un message pour ma sœur, et qu'il avait vu le marquis lui-même se diriger vers cette maison... Oh! il est heureux pour cet insolent gentilhomme qu'il ne se soit trouvé ni devant mes yeux, ni sous ma main!



M<sup>me</sup> DAURIAT.

Calmé-toi, mon ami...

JULIEN.

Oh ! ne comprenez-vous donc pas qu'il s'agit de l'honneur de Geneviève ?

M<sup>me</sup> DAURIAT.

Mon fils, cet honneur est sous ma garde et n'est pas en danger... Oublie M. de Nointel auquel déjà nous ne pensons plus... et écoute-moi... J'ai besoin de toi, mon Julien... Ce matin, j'ai vu M. Landry... Il devait, tu le sais, nous donner des nouvelles de Marguerite Simon... la... marraine de Geneviève.

GENEVIÈVE.

De cette dame si bonne... qui, sans me connaître, s'intéressait tant à moi ?

JULIEN.

Et à laquelle vous avez envoyé, il y a trois ans, ce portrait de Geneviève, que j'aurais tant voulu conserver!...

M<sup>me</sup> DAURIAT.

M. Landry et moi... nous avons, l'un et l'autre, les plus vives inquiétudes sur le sort de cette infortunée.

GENEVIÈVE.

Oh ! mon Dieu !

M<sup>me</sup> DAURIAT.

Marguerite Simon est débarquée à Boulogne, il y a dix-huit mois, et depuis, on ignore complètement ce qu'elle est devenue... Le capitaine du vaisseau qui l'a conduite en France est en ce moment à Boulogne... mais il peut remettre à la voile d'un jour à l'autre ; il n'y a pas un moment à perdre... Il faut que tu partes, Julien, et que tu ailles l'informer toi-même du sort de Marguerite Simon... Je te donnerai toutes les instructions nécessaires et...

JULIEN, regardant Geneviève.

Partir!... Oh ! non, ma mère, cela ne se peut pas !

M<sup>me</sup> DAURIAT.

Julien, Marguerite fut la bienfaitrice de notre famille, et ce que je te demande, c'est l'accomplissement d'un devoir!... D'ailleurs, j'ai un autre motif pour te demander de faire ce voyage.. un motif que ta sœur connaît comme moi...

JULIEN.

Je ne partirai pas !

(Il tombe assis sur une chaise à gauche.)

M<sup>me</sup> DAURIAT.

Mon fils ! voilà la première fois que vous refusez d'obéir, non pas à un ordre... mais à un désir de votre mère!... (Allant à Geneviève.) Geneviève, tâche d'obtenir ce qu'il me refuse... plus que jamais je veux qu'il parte, et je vais tout préparer pour qu'il puisse se mettre en route au-

jourd'hui même... Je suis sûre à présent qu'il nous cache une douleur qui le tuerait... s'il restait ici... Ah ! il doit bien souffrir, puisqu'il ne voit pas le mal qu'il me fait... puisqu'il n'aime plus sa mère.

(Elle sort en sanglotant et entre à droite ; Geneviève l'accompagne jusqu'à la porte, puis revient à Julien.)

SCÈNE XI.

JULIEN, GENEVIÈVE.

(Julien est resté comme anéanti. — Geneviève s'approche doucement de lui.)

GENEVIÈVE, à part, essuyant ses larmes.

Du courage... (A Julien.) Julien... vous venez d'affliger bien cruellement notre mère... L'amour de ses enfans était son seul bien... et tout à l'heure elle a pu douter du vôtre.

JULIEN, revenant à lui.

Que dis-tu?... ma mère...

GENEVIÈVE.

Était là... pleurant près de vous... et vous n'avez pas entendu ses sanglots... et vous l'avez laissé partir... Ah ! c'est mal, Julien, c'est bien mal...

JULIEN.

Ma mère... malheureuse par moi!... Oh ! ce coup me manquait encore... Elle pleurait... dis-tu?... et mes lèvres n'ont point essuyé ses larmes... et pourtant, tu le sais, je ne suis pas un mauvais fils!... Oh ! viens, conduis-moi près d'elle... je veux lui demander pardon à deux genoux... (Il traverse.)

GENEVIÈVE, timidement.

Et puis... tu partiras?..

JULIEN, s'arrêtant tout à coup.

Partir !

GENEVIÈVE.

Il le faut.

JULIEN, la regardant avec tristesse.

Et toi aussi, Geneviève.. tu me renvoies... tu me chasses...

GENEVIÈVE.

Que tu es injuste!... Ce voyage, qui ne sera que de quelques jours, est nécessaire, indispensable?...

JULIEN, avec amertume.

Puis, mon absence vous débarrasserait, n'est-ce pas, d'un surveillant incommode ?

GENEVIÈVE.

Je ne te comprends pas.

JULIEN, avec une colère contenue.

Ce seigneur de Nointel qui évite si soigneuse-

\* Julien, madame Dauriat, Geneviève.

ment mes regards, et que les vôtres cherchent peut-être, ce marquis de Nointel viendrait plus souvent dans cette maison, s'il était bien sûr de ne m'y pas rencontrer.

GENEVIÈVE.

Julien... que dis-tu là?...

JULIEN, avec emportement.

Je dis... que j'étais fou de croire que la tendresse d'un frère pouvait suffire à votre cœur... Il y avait place encore, je le vois, dans ce cœur, pour la vanité... Quel triomphe, en effet, pour une pauvre fille, de voir à ses pieds un noble gentilhomme, qui, pour elle, expose à la poussière de ce misérable réduit le velours et la soie de ses habits!... Quelle orgueilleuse joie pour une ouvrière, de sentir sa main pressée par une main étincelante de bijoux et chargée de dentelles... Sous ces habits se cache peut-être un cœur corrompu; cette main si fine et si blanche vous entraînera peut-être vers un abîme... mais que vous importe... vous ne voyez rien que ce luxe qui brille, vous n'entendez rien que ce noble nom qui résonne... Et si votre mère est trop confiante, vous la tromperez; si votre frère vous gêne, vous le chasserez.

GENEVIÈVE.

Julien... est-ce bien toi qui me parles avec cette dureté?... Mais qu'ai-je donc fait pour que tu me traites ainsi?... Ce marquis s'est présenté aujourd'hui pour la première fois, et j'ai supplié notre mère de ne plus le recevoir... (Avec douceur.) Une sœur sait donc mieux aimer qu'un frère?... On m'aurait dit, à moi : — Julien vous préfère une autre femme, que, mettant la main sur mon cœur, j'aurais répondu : — C'est impossible!

JULIEN, avec amour.

Oh! oui, impossible!... car mon bonheur, mon trésor, ma vie, c'est toi!... Et tu veux que je parte... tu dis que je suis triste et souffrant, ici; mais loin de toi, Geneviève, je ne souffrirais plus, je mourrais!... Et tu as pu songer froidement à cette séparation?...

GENEVIÈVE.

Tu ne me connais pas, Julien, puisque tu n'as pas deviné tout ce qu'il m'avait fallu de courage pour te parler de ce départ... Il ne suffisait pas, pour cela, du devoir sacré qui l'appelle à la recherche de la pauvre femme qu'on m'a appris à chérir... Non... il a fallu qu'on me dise encore : — Julien est malade, le voyage seul peut le guérir... Alors j'ai retenu mes larmes... mais elles étaient là... toutes sur mon cœur...

JULIEN.

Oh! dis-moi bien, Geneviève, que tu as besoin de ma présence, comme il me faut la tienne.

GENEVIÈVE.

Ecoute, Julien... A tout autre qu'à mon frère, je n'oserais jamais avouer cela... mais à un frère

on peut tout dire, n'est-ce pas?... Eh bien!... je crois que Dieu, qui nous a fait naître du même sang, nous a donné aussi la même âme... Tout ce que tu ressens, je l'éprouve... Ce départ t'afflige, il me désespère... Il te paraît impossible que je songe au mariage, je croirais faire un rêve affreux si je te voyais donner ton nom à une autre... Quand, le soir, je prie, quand j'offre à Dieu mes jours pour prolonger ceux de notre mère, je forme encore un autre vœu, et je lui crie du fond de l'âme : — Seigneur, le jour où Julien mourra, tuez-moi... le jour où il se mariera, tuez-moi!...

JULIEN, la regardant avec ivresse.

Qu'entends-je!...

GENEVIÈVE.

Pourquoi, ce que je te dis là, n'ai-je pas osé le dire à ma mère?... Pourquoi, mon Julien, ne t'ai-je pas toujours aimé ainsi?... Te souviens-tu de ce jour... où, pendant une promenade sur la Somme, notre barque chavira?... J'allais périr... mais tu étais là, toi, mon frère, mon bon ange!... tu me ramenais froide et glacée au rivage... Ni les soins du médecin, ni la voix de ma mère n'avaient pu me rappeler à la vie... on me croyait morte... Tu accourus et tu couvris mon front de baisers... Le feu de ces baisers pénétra jusqu'à mon cœur... et me ranima... La trace brûlante en est restée là... (Elle montre son front.) et là... (Elle montre son cœur.) De ce jour, je te consacrai la vie que tu m'avais rendue; de ce jour, je t'aimai, mon frère, je t'aimai comme on ne doit aimer que dans le ciel!...

(Elle laisse tomber sa tête sur l'épaule de Julien. Celui-ci va porter ses lèvres sur son front, puis s'arrête et repousse Geneviève.)

JULIEN, avec joie.

Geneviève... chère Geneviève!... (Avec terreur.) Oh! mon Dieu! mon Dieu!...

GENEVIÈVE, surprise.

Pourquoi me regardes-tu ainsi?... Pourquoi me repousses-tu... moi... ta sœur?...

JULIEN.

Ma sœur... Oh! fuis-moi... Geneviève... fuis-moi... car cette tendresse n'est point une amitié de sœur et de frère... non, c'est une passion criminelle.

GENEVIÈVE, s'éloignant avec épouvante.

Que dis-tu?

JULIEN.

Un sacrilège!

GENEVIÈVE.

Oh! Dieu va nous frapper!...

JULIEN.

Oh! non... pas toi, pauvre ange!... tu te livrais innocente et candide à cette tendresse que tu croyais, sainte et pure comme toi... Tu peux lever les yeux, regarder notre mère... et prier Dieu!... car tu ne savais pas... tu ne comprenais pas... Moi seul, je suis coupable... moi

qui gardais dans mon cœur un sentiment que je savais impie ; et quand j'aurais dû te fuir... insensé!... furieux... j'aurais donné ma vie, mon salut... Oh ! mais , rassure-toi, ma Geneviève... Ah ! j'aurai du courage .. je partirai aujourd'hui... tout à l'heure !

GENEVIÈVE.

Partir !

JULIEN.

J'obéirai à ma mère!... je lui enverrai d'abord les renseignemens qu'elle me demande... puis je lui écrirai que je suis décidé à faire un long voyage... Tu la prépareras à ne plus me revoir.

GENEVIÈVE.

Qu'as-tu dit?... abandonner ta mère!...

JULIEN.

Mieux vaut pour elle pleurer son fils... que le maudire!... Adieu, Geneviève... pas un mot, pas un regard... la force me manquerait... Geneviève, oublie-moi... mais console, aime bien notre mère. (Il sort avec égarement et entre dans la chambre à droite.)

SCÈNE XII.

GENEVIÈVE, seule.

Oui... Julien a raison... il faut qu'il parte... il faut qu'un monde nous sépare... puisqu'à présent encore... à présent que Julien me fuit et me repousse... moi... je l'appelle et je l'aime... Je l'aime... (Elle s'assied à droite.) lui... mon frère!... Oh ! mais je n'aurai pas moins de courage que toi, mon Julien... Quel que soit le sacrifice que le ciel m'impose... je l'accomplirai... quelle que soit l'expiation... ordonnez... frappez, mon Dieu... je suis prête!...

SCÈNE XIII.

GENEVIÈVE, MARIANNE, parlant de la chambre à droite.

MARIANNE.

En voici bien d'une autre... Ah ! mamselle, je vous cherchais... votre frère...

GENEVIÈVE.

Julien?...

MARIANNE.

Il part... Ce matin, il ne voulait pas bouger d'ici... à cette heure, je ne sais quelle mouche l'a piqué... Il veut s'en aller tout de suite, sans hardes, sans paquet... Si je n'y avais pas pensé, il

s'en allait sans argent... Mme Dauriat était tout ébahie, comme moi.... Elle voulait qu'il ne se mit en route que ce soir... Mais, bah !... il est déjà loin !

GENEVIÈVE.

Parti !... (A part.) Parti sans me revoir !...

(Elle sanglote.)

MARIANNE.

V'là madame.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, Mme DAURIAT.

Mme DAURIAT, allant à Geneviève qui se lève.

Merci, Geneviève... tes instances ont enfin décidé ton frère... Je suis contente, sans doute, du départ de Julien... mais j'aurais voulu le voir s'éloigner... moins promptement... Il était dans une agitation...

MARIANNE.

Oh ! un peu de fièvre, v'là tout... Ça n'est rien... D'ailleurs, M. Julien a pu, comme ça, profiter de la patarache du père Robiquet qui passait devant not' porte.

Mme DAURIAT.

Ce qui me rassure, c'est que son absence ne sera que de quelques jours...

GENEVIÈVE, à part.

De quelques jours!...

Mme DAURIAT.

Avec ma santé... on ne se sépare pas sans crainte de ses enfans... Quoi qu'en dise le docteur, je sens que je n'ai que peu de temps à vous aimer... Si Julien partait pour un long voyage, je ne le reverrais plus.

GENEVIÈVE, à part.

Pauvre mère!... Et c'est moi... moi qui lui enlève son fils ?

MARIANNE, reconduisant Mme Dauriat à son fauteuil.

Allons donc, madame... est-ce qu'il faut avoir de ces idées-là?... Si ce n'était vos jambes... vous vous portez comme la cathédrale, qui est pourtant votre aînée.

GENEVIÈVE, à part.

Mon Dieu ! inspirez-moi... Il faut que Julien revienne... A tout prix il reviendra !

## SCÈNE XV.

LES MÊMES, NOINTEL.

(Nointel entre et reste au fond.)

M<sup>me</sup> DAURIAT.

Marianne, donne-moi mon rouet, ma fille ?

MARIANNE.

Oui, madame. (En se retournant, elle se trouve en face de Nointel et jette un cri.) Ah !

M<sup>me</sup> DAURIAT.

Qu'est-ce donc ?

GENEVIÈVE, se levant.

M. de Nointel !

M<sup>me</sup> DAURIAT.

Encore !... (A Marianne.) Laisse-nous, Marianne. (Marianne sort par la droite.)\*

NOINTEL, saluant.

Madame...

M<sup>me</sup> DAURIAT.

Votre visite, monsieur, a droit de me surprendre... Revenez-vous ici pour aggraver vos torts?...

NOINTEL.

Non, madame, je viens les réparer.

GENEVIÈVE, à part.

Que veut-il dire ?

NOINTEL.

Veuillez bien m'entendre, madame ; la grâce et l'innocence de M<sup>lle</sup> Geneviève m'ont inspiré une passion qui ne pouvait être long-temps criminelle en présence de tant de vertus... Ce ne sont point des projets de séduction que j'apporte maintenant ici, mais des hommages purs, des vœux honorables... Je suis sans parents, maître de mon sort et de ma fortune... Madame, je viens vous demander la main de M<sup>lle</sup> Geneviève Dauriat.

GENEVIÈVE, à part.

Ma main !...

NOINTEL.

Vous voyez, mademoiselle, que j'étais sincère, ce matin...

M<sup>me</sup> DAURIAT, à part.

Une proposition si formelle... (Haut.) Mais songez, monsieur, que vous vous alliciez à une famille obscure... que vous donnez votre nom à une ouvrière ; que vous vous obligez à nommer votre frère un pauvre contremaitre, mon fils Julien.

NOINTEL.

Je n'ai jamais vu ce jeune homme, madame... mais je suis prêt, dès que je le rencontrerai, à lui donner ce titre de frère, dont je suis certain qu'il est digne. (A part.) Et que, d'ailleurs, je ne lui donnerai pas long-temps.

\* Nointel, madame Dauriat, Geneviève.

GENEVIÈVE, à part.

Pour ramener Julien, il fallait un miracle, mon Dieu... et vous avez daigné le faire.

M<sup>me</sup> DAURIAT, à part.

Je crois rêver... Il ne peut savoir ni la naissance de Geneviève ni le testament du marquis.

NOINTEL.

Eh bien ! madame, quelle preuve nouvelle vous faut-il de mon amour pour votre charmante fille ?

M<sup>me</sup> DAURIAT.

Monsieur, si honorable que soit pour nous votre demande... je ne puis y répondre avant d'avoir consulté M. Landry, l'ami de notre famille.

GENEVIÈVE, vivement.

Ma mère... vous m'avez toujours dit que je serais maîtresse et libre de mon choix....

M<sup>me</sup> DAURIAT.

Sans doute !

GENEVIÈVE.

Eh bien ! permettez-moi de répondre dès à présent à M. le marquis.

(Elle passe devant sa mère.)

M<sup>me</sup> DAURIAT.

Que va-t-elle dire ?

GENEVIÈVE, à part.

Pauvre mère ! si elle ne revoyait pas son fils, elle en mourrait.

NOINTEL.

Parlez ! Geneviève ! (A part.) Elle ne peut refuser...

GENEVIÈVE.

Monsieur... j'accepte, avec reconnaissance, l'offre que vous voulez bien me faire de votre main.

NOINTEL, à part.

J'en étais sûr.

M<sup>me</sup> DAURIAT, à part, en s'asseyant.

Geneviève, marquise de Nointel... O divine providence !

NOINTEL.

Chère Geneviève !...

(Il veut lui prendre la main ; mais elle s'éloigne de lui, puis chancelle.)

M<sup>me</sup> DAURIAT.

Mon enfant !...

GENEVIÈVE, allant tomber aux genoux de M<sup>me</sup> Dauriat, en sanglotant.

Oh ! tu m'aimes toujours, n'est-ce pas... ma mère ?...

M<sup>me</sup> DAURIAT, l'embrassant.

Toujours... comme ma fille... comme la sœur de mon Julien !

GENEVIÈVE, à part.

Julien... pour moi il avait quitté sa mère ; pour lui je viens de donner ma vie...

(En ce moment, Bernard paraît à la porte du fond ; Nointel lui indique, par un geste rapide, qu'il a réussi. — Bernard se retire. — Le rideau baisse.

— Tableau.

ACTE TROISIÈME.

Une salle supérieure de la petite maison de M<sup>me</sup> Dauriat. — Au troisième plan, à gauche du spectateur et en pan coupé, la porte qui descend au rez-de-chaussée. — Au deuxième plan, à gauche, une fenêtre. — Au premier plan, toujours à gauche, une cheminée. — Au fond, une alcôve fermée, dans laquelle couche Marianne. — A droite du spectateur, au troisième plan et faisant face à la porte de sortie, la porte de la chambre de M<sup>me</sup> Dauriat. — Enfin, au deuxième plan à droite, la porte de la chambre de Geneviève, et au premier plan, faisant face au public, une fenêtre ouverte, laissant voir l'intérieur de cette chambre. — Entre la fenêtre et la cheminée, une chaise sur le dos de laquelle sont placés la camisole de Marianne et le mantelet de M<sup>me</sup> Dauriat.

SCÈNE I.

GENEVIÈVE.

(Au lever du rideau, la scène est vide; mais bientôt Geneviève sort de sa chambre. Elle a sa mante. — Elle va à la porte de M<sup>me</sup> Dauriat et écoute.)

Ma mère n'est pas encore levée... (Allant à l'alcôve entr'ouverte.) Marianne non plus... c'est bien... Pour ne réveiller personne, j'étais descendue par le petit escalier et sortie par le jardin... (Otant sa mante, et après un silence.) C'est une bonne et sainte pensée qui m'est venue ce matin... Depuis quatre jours que ce mariage est décidé, je sentais faiblir mon cœur et ma raison... Pleine de terreur à l'idée du sacrifice qui va s'accomplir... pardonnez-le-moi, mon Dieu, cette nuit j'avais songé au suicide!... Il me semblait que Julien serait moins malheureux en me trouvant morte... que mariée... Mais vous avez eu pitié de moi, Seigneur... vous n'avez pas voulu que je fusse deux fois coupable de sacrilège... Tout à l'heure, guidée par vous, je suis allée à l'église... Là... seule... à genoux sur la pierre, j'ai pleuré... j'ai prié long-temps... et je reviens courageuse et forte.. Demain, Julien sera de retour... Julien ne quittera plus sa mère...

(Elle rentre dans la chambre, pour y déposer sa mante.)

M<sup>me</sup> DAURIAT, dans sa chambre.

Marianne!... Marianne!

MARIANNE, dans l'alcôve, à demi endormie.

Quoi donc, madame?...

M<sup>me</sup> DAURIAT, de même.

Il fait grand jour.

MARIANNE, de même.

Non, madame... c'est la lune.

M<sup>me</sup> DAURIAT, de même.

Allons, dormeuse!... viens m'aider à me lever!

GENEVIÈVE, qui a rangé sa mante dans sa chambre et essuyé ses yeux.

Me voilà, maman... Je suis à toi...

MARIANNE, passant la tête entre les ventaux de l'alcôve.

Tiens! vous êtes déjà sur pied, mamselle?

GENEVIÈVE.

Pauvre mère!... hier, elle pouvait à peine marcher... Hâte-toi, Marianne.

(Elle entre dans la chambre de M<sup>me</sup> Dauriat.)

MARIANNE, dans l'alcôve.

Tout de suite, mamselle... (Elle sort de l'alcôve en jupon et en corset. — On entend frapper au dehors.) Bon!... v'là qu'on frappe en bas, et je n'ai pas ma camisole... (On frappe encore. — Allant à la fenêtre.) Qui est là?... (Se penchant.) Répondez, mais ne regardez pas.

ROBIN, en dehors.

C'est moi, et la corbeille de mariage, l'un portant l'autre...

MARIANNE.

Une corbeille... une corbeille de marquis!... c'est ça qui doit être beau!... On ne peut pas la laisser attendre à la porte... (A la fenêtre.) Je descends!... (Cherchant toujours.) Mamselle, mamselle!... v'là Robin qu'on vous apporte dans une corbeille... C'est-à-dire... non!...

M<sup>me</sup> DAURIAT, criant.

Marianne, mon mantelet?

MARIANNE.

Oui, madame! (On frappe en bas.) La corbeille s'impatiente... et pas de camisole... Ah! bah!... je dirai à Robin de fermer les yeux!

(Elle sort par la porte de gauche.)

GENEVIÈVE, paraissant.

Cette pauvre Marianne, devient-elle folle?... Où va-t-elle donc?... Ah! voilà le mantelet de maman.

(Elle va le prendre sur la chaise près de la cheminée, et rentre vivement dans la chambre de M<sup>me</sup> Dauriat. — Au même instant, Marianne monte l'escalier avec Robin tenant la corbeille.)

## SCÈNE II.

**ROBIN**, revêtu d'une longue redingote de cocher, avec fourrures, **MARIANNE**.

**MARIANNE**, entrant la première.

Fermez les yeux surtout...

**ROBIN**, la suivant.

Si vous croyez que c'est commode de jouer à colin-maillard dans votre escalier. (Il fait un faux pas et laisse tomber à demi la corbeille qui s'entr'ouvre.) Palatras !

**MARIANNE**.

Maladroît !

(Elle court à Robin et se baisse pour ramasser la corbeille.)

**ROBIN**, ouvrant les yeux.

Tant pis ! je me rends la lumière !

**MARIANNE**, regardant la corbeille avec admiration.

Ah !

**ROBIN**, regardant Marianne.

Ah !

**MARIANNE**, ouvrant la corbeille.

Voyez donc, monsieur Robin !

**ROBIN**.

Je vois, Marianne, je vois !... Le joli cou !... Je me risque...

(Il baise le cou de Marianne. — Celle-ci se retourne et lui donne un soufflet.)

**MARIANNE**, allant porter la corbeille sur une chaise à gauche, et trouvant sa camisole sur le dos de cette chaise.

Revenez-y encore... Ah ! v'là ma camisole enfin ! (Elle la met.)

**ROBIN**, se tenant la joue.

Elle aurait bien dû la trouver plus tôt !

**MARIANNE**, mettant et nouant sa camisole.

Dites donc... on ne dort donc pas, au château, que vous v'là de si bonne heure à la ville ?...

**ROBIN**.

Le château est sens dessus dessous, comme son maître. (A part.) Je crois que ça enfile.

**MARIANNE**, rangeant les meubles et époussetant.

Vraiment ?

**ROBIN**.

Les préparatifs, le contrat, la corbeille, la cérémonie, tout aura été baclé en quatre jours... et ça l'occupe, ce pauvre marquis, ça l'occupe... au point qu'il n'en dort plus... mais plus du tout !... Il se promène toute la nuit ; ou s'il sommeille, par hasard, c'est comme malgré lui... et alors, il parle tout haut... Tenez, avant-hier matin... je suis entré dans sa chambre... il était dans son fauteuil... les yeux tout grands ouverts... Il dormait... et il parlait...

**MARIANNE**.

Qu'est-ce qu'il disait ?

**ROBIN**.

Oh ! ça n'était pas bien intéressant... mais ça aurait pu le devenir. Quand M. Bernard est entré, il m'a trouvé là... m'a demandé ce qu'avait dit le marquis... Je le lui ai répété... De ce jour-là, je ne suis plus valet de chambre... je suis monté...

**MARIANNE**.

En grade ?

**ROBIN**.

Non, sur le siège... Je suis cocher.

**MARIANNE**.

C'est-y un avancement ?

**ROBIN**.

Au contraire, c'est une disgrâce... Je suis là-haut comme en exil... Je meurs, je dessèche de curiosité... Ah ! je me désillusionne... Marianne... et tout à l'heure, en passant devant la boutique de papa, j'ai trouvé ses chaudrons superbes... Mais où est donc Julien?... est-ce qu'il n'est pas revenu... Est-ce qu'il ne sera pas de la noce ?...

**MARIANNE**.

J'ai bien peur qu'il n'arrive trop tard... Madame voulait lui écrire, mais mamselle s'en est chargée et a mis elle-même la lettre à la poste... (Bruit de voiture.—Marianne court à la fenêtre.) Miséricorde !... la voiture de monsieur le marquis... et mamselle qui n'a pas sa corbeille... qui m'attend pour l'habiller... Monsieur Robin, faites prendre patience au marié... Je vas mettre les épingles doubles...

(Elle entre en courant chez M<sup>me</sup> Dauriat, et emporte la corbeille.)

**ROBIN**, criant.

Au contraire... qu'elle est bête !... au contraire... n'en mettez pas... trop, d'épingles !... (A lui-même) Je n'avais jamais remarqué cette grosse fille-là... La carnation est superbe, dans ce pays-ci...

## SCÈNE III.

**NOINTEL, BERNARD, ROBIN.**

**BERNARD**.

Que fais-tu là ?... Pourquoi n'étais-tu pas au château, quand on a donné l'ordre d'atteler ?

(Il s'assied à gauche.)

**ROBIN**.

M. le marquis, hier soir, m'avait recommandé...

**NOINTEL**.

C'est vrai...

**ROBIN**.

Mademoiselle Geneviève est à sa toilette et ne peut pas recevoir... vous comprenez...

BERNARD.

Tais-toi, et va-t'en !

ROBIN, à part.

Ab ! mais cet intendant me maltraite beaucoup... il me manque d'égards...

(Sur un regard de Bernard, il s'incline et sort par la gauche.)

SCÈNE IV.

NOINTEL, BERNARD.

BERNARD.

Il faut que je trouve... une raison... un prétexte pour te débarrasser au plus vite de ce valet.

NOINTEL.

Pourquoi ?

BERNARD.

Parce que, depuis quelque temps, le regard curieux de cet homme semble épier toutes les actions... Il y a quelques jours, je l'ai surpris dans ta chambre... Il me demanda, en riant, si tu pensais à faire réparer ta maison du garde. Dans ton sommeil, disait-il, tu avais parlé de cette maison... tu avais parlé de muraille... Quelques mots de plus pouvaient nous perdre... Aussi, par précaution, me suis-je établi dans la chambre voisine de la tiennce.

NOINTEL.

Rassure-toi... Après mon mariage... Je vendrai tout ce qui me reste des biens de M. de Nointel... ce château d'abord... Cette affaire terminée, nous retournerons à Paris... C'est là seulement qu'il fait bon d'être riche, c'est là seulement qu'on peut vivre.

BERNARD.

C'est bien cher... Et la dot de Geneviève ?

NOINTEL.

Silence !... la voici.

BERNARD.

Geneviève ?

NOINTEL.

Non... sa dot... dans la personne de M. Landry.  
(Bernard salue M. Landry et passe à la droite de Nointel.)

SCÈNE V.

BERNARD, NOINTEL, LANDRY.

LANDRY.

Excusez-moi, monsieur le marquis, de m'être laissé devancer.

NOINTEL.

Mon cher monsieur Landry, moins empressé, plus sage que moi, vous avez mesuré le temps nécessaire à une parure de mariée... Vous avez dit adieu pour aujourd'hui à vos affaires, n'est-ce pas?... vous nous donnerez toute cetté journée ?

LANDRY.

Monsieur le marquis, après la cérémonie, l'ami de Geneviève redeviendra notaire... En sortant de l'église... nous nous rendrons, si vous le voulez bien, à mon cabinet... j'aurai une communication à vous faire.

BERNARD, à part.

Nous y voilà.

NOINTEL, avec une feinte surprise.

A moi, monsieur ?

LANDRY.

A vous, monsieur le marquis.

NOINTEL.

Pour le contrat peut-être... Vous avez reçu mes instructions... nous le signerons demain... mais permettez-moi d'être aujourd'hui tout à mon bonheur.

LANDRY.

Permettez-moi d'insister à mon tour... Cette communication doit vous être faite aujourd'hui.

NOINTEL.

Quel homme terrible vous êtes !... Allons... nous irons recevoir cette communication ; mais je ne vous promets pas d'y prêter une grande attention... Toutes mes pensées sont pour Geneviève... pour ma femme...

LANDRY, à part.

Il l'aime véritablement... M<sup>me</sup> Dauriat a raison, c'est la providence qui a conduit tout cela.

MARIANNE, ouvrant à deux battans la chambre de M<sup>me</sup> Dauriat.

Madame la marquise !

NOINTEL.

Geneviève !

SCÈNE VI.

LES MÊMES, GENEVIÈVE, en toilette de mariée, M<sup>me</sup> DAURIAT, appuyée sur Geneviève.

M<sup>me</sup> DAURIAT.

Nous sommes en retard, messieurs... mais une toilette de mariée n'est pas une petite affaire, et je voulais que ma Geneviève vous fit honneur, monsieur le marquis.

NOINTEL, bas, à Bernard.

Regarde-la donc, Bernard !

BERNARD, bas.

Je trouve qu'elle ressemble à Marguerite.

M<sup>ME</sup> DAURIAT, à Landry.

Puis, c'était la dernière fois que je parais mon enfant... et je m'arrêtais souvent pour l'embrasser... (Embrassant Geneviève, et à Nointel.) Vous la rendrez heureuse, n'est-ce pas?... C'est un trésor... un ange que Dieu va vous donner...

NOINTEL.

Mon amour pour Geneviève, amour dont personne ne peut plus douter, vous est, madame, un sûr garant de l'avenir.

M<sup>ME</sup> DAURIAT, à Geneviève qui laisse sa tête sur l'épaule de M<sup>ME</sup> Dauriat.

Eh bien! Geneviève... pourquoi pleures-tu encore?... Ce mariage, quelque inespéré, quelque brillant qu'il soit, ne l'a pas été imposé... Toi seule, mon enfant, tu as décidé de ton sort... As-tu quelque crainte, quelque regret?

LANDRY.

Parlez, Geneviève, vous êtes libre encore.

M<sup>ME</sup> DAURIAT.

Toujours ce silence... (À demi-voix.) Geneviève... as-tu donc un secret pour moi... comme Julien?

GENEVIÈVE, avec un frémissement et à part.

Julien!... (Haut, avec résignation.) Monsieur Landry... ma mère... rien n'est changé dans ma résolution... Monsieur de Nointel me pardonnera de donner quelques larmes au passé... Mon cœur était tout entier dans cette maison... que je vais quitter... Monsieur le marquis, en échange de votre amour qui a déjà tant fait pour moi, je ne puis vous promettre, vous engager aujourd'hui que la foi d'une honnête femme qui ne manquera jamais à un seul de ses devoirs...

NOINTEL, lui baisant la main.

Chère Geneviève!

M<sup>ME</sup> DAURIAT, regardant l'horloge.

L'heure approche... et Julien n'arrive pas!...

GENEVIÈVE, retirant sa main.

Julien!

NOINTEL, à Geneviève.

Vous regrettez que votre frère manque à cette fête?

LANDRY, allant à M<sup>ME</sup> Dauriat.\*

Ne lui avez-vous pas écrit pour le rappeler à Abbeville?

M<sup>ME</sup> DAURIAT.

Si fait!... Nous avons calculé le temps qui lui était nécessaire... Il pouvait être ici aujourd'hui.

GENEVIÈVE, à part.

Il n'y sera que demain... Ah! qu'aujourd'hui, du moins, je sois seule à souffrir!...

M<sup>ME</sup> DAURIAT, à Landry.

Monsieur Landry, vous remplacerez mon Julien... vous me remplacerez moi-même... Ainsi que je le craignais hier, il me sera impossible d'accompagner Geneviève.

\* Bernard, Nointel, madame Dauriat, Landry, Geneviève.

GENEVIÈVE, allant à M<sup>ME</sup> Dauriat.\*

Te quitter... déjà... Oh! sans toi, ma mère... sans toi, la force me manquera...

M<sup>ME</sup> DAURIAT.

Rassure-toi... nous nous reverrons encore aujourd'hui... (Après avoir échangé un regard avec Landry.) Monsieur le marquis, vous me promettez, n'est-ce pas, qu'au sortir de l'église, et avant d'aller à Nointel, Geneviève sera ramenée dans cette maison?... C'est d'ailleurs convenu avec monsieur Landry.

NOINTEL.

Vos désirs sont, aujourd'hui, des ordres pour moi. En vous quittant, monsieur Landry, je viendrai reprendre Geneviève.

M<sup>ME</sup> DAURIAT.

C'est cela.

MARIANNE, rentrant, en toilette.

La voiture de madame la marquise.

GENEVIÈVE.

Déjà!...

NOINTEL, donnant une bourse à Marianne.

Prenez ceci, mon enfant... c'est mon cadeau de nocces... Bernard... nous allons partir...

(Ils remontent la scène, ainsi que M. Landry.)\*\*

GENEVIÈVE, qui a tiré de son sein une petite croix qu'elle a baisée, en se cachant, s'approche de M<sup>ME</sup> Dauriat.

Maman... quand vous verrez Julien... mon frère... vous lui rendrez cette petite croix, qu'il m'avait donnée, et sur laquelle nos deux noms étaient gravés.

M<sup>ME</sup> DAURIAT.

Que signifie?..

GENEVIÈVE, à part.

Elle me brûlait, comme un remords.

M<sup>ME</sup> DAURIAT, avec surprise.

Ce présent était bien pauvre, sans doute... mais il te venait de ton frère... Tu ne veux donc plus penser à lui?... ne plus l'aimer?...

GENEVIÈVE.

Ne plus l'aimer?... lui... Ah! ma mère... si vous saviez...

(On entend la cloche de l'église.)

MARIANNE.

Voilà la grande sonnerie qui part.

GENEVIÈVE, se jetant dans les genoux de sa mère.

Oh! maman... bénissez-moi... et priez... priez pour Julien...

NOINTEL, revenant.\*\*\*

Geneviève, on nous attend...

\* Bernard, Nointel, madame Dauriat, Geneviève, Landry.

\*\* Bernard, Nointel, Landry, Marianne, madame Dauriat, Geneviève.

\*\*\* Nointel, Landry, madame Dauriat, Geneviève, Bernard et Marianne, au fond.



M<sup>me</sup> DAURIAT, embrassant et relevant Geneviève.

Va, mon enfant... toute mon âme est avec toi...  
(M. Landry prend la main de Geneviève. — Nointel salue M<sup>me</sup> Dauriat. — Tout le monde sort. — Il ne reste plus en scène que M<sup>me</sup> Dauriat et Marianne.)

SCÈNE VII.

MARIANNE, M<sup>me</sup> DAURIAT.

MARIANNE, regardant à la fenêtre.

La voilà partie.

M<sup>me</sup> DAURIAT, gagnant le fauteuil à droite.

Partie!...

MARIANNE, quittant la fenêtre, et avec un soupir.

Et dire que mamselle va se marier... sans moi...  
C'est ce casse-cou d'escalier qui en est cause... Si vous aviez pu le descendre en voiture...

M<sup>me</sup> DAURIAT, assise et comme revenant à elle.

Pourquoi n'as-tu pas suivi Geneviève?

MARIANNE.

Par exemple! Est-ce que je peux vous laisser toute seule?

M<sup>me</sup> DAURIAT, à part.

Seule... oui, me voilà seule... (Haut.) Si tu tardes trop... la cérémonie sera commencée.

MARIANNE.

Hein?... vrai, madame, vrai?... vous me permettez de...

M<sup>me</sup> DAURIAT

Tu n'a pas les jambes malades, toi!..

MARIANNE.

Ah! Dieu merci, non!... mais c'était comme deux nids de fourmis!... Vite, vite, ma mante... mon livre de messe... (Elle les prend dans l'alcôve.)  
Je vas prendre par le petit escalier et la porte du jardin... c'est plus court... Ah! et la porte de la rue qui n'est pas fermée.

M<sup>me</sup> DAURIAT.

Laisse-la ouverte.

MARIANNE.

Ouverte?

M<sup>me</sup> DAURIAT.

Sans doute... Si on frappait, je ne pourrais pas descendre.

MARIANNE.

C'est juste... Merci, madame... mes jambes vont joliment profiter de la permission.

(Elle sort par la chambre de Geneviève.)

SCÈNE VIII.

M<sup>me</sup> DAURIAT, seule et assise.

D'où venait donc la pâleur, la tristesse de Geneviève?... que voulait-elle me faire entendre,

quand elle me disait, là, en sanglotant: « Ma mère... si vous saviez?... » Pourquoi, depuis un moment, n'éprouvé-je plus la même joie, le même calme, en songeant à ce mariage si bien assorti?... à ce mariage que nul ne pouvait espérer?... Oh! ce que je prends pour un pressentiment, c'est la douloureuse attente de la confiance que, tout à l'heure, je vais faire à Geneviève... C'est aujourd'hui qu'il me faudra renoncer à l'appeler ma fille... c'est d'aujourd'hui que n'ai plus qu'un enfant!... Il me semble que quelqu'un vient d'entrer dans la maison... Oui... on monte l'escalier... Je ne me trompe pas... Non, je reconnais sa marche... C'est lui!... (Elle se lève.)

JULIEN, encore dans l'escalier.

Ma mère!

M<sup>me</sup> DAURIAT.

Mon Julien!

SCÈNE IX.

JULIEN, entrant par la porte à gauche,

M<sup>me</sup> MAURIAT.

JULIEN, embrassant sa mère.

Ma mère!... vous voilà!... je vous embrasse...  
Ah! grâce au ciel! mes terreurs étaient folles!

M<sup>me</sup> DAURIAT.

Que parles-tu de terreurs?

JULIEN.

En quittant cette maison, j'avais dit à Geneviève que vous ne me reverriez pas, avant un an, peut-être.

M<sup>me</sup> DAURIAT.

Un an!

JULIEN.

Pardonnez-moi, ma mère... mais cette absence était nécessaire... indispensable... Geneviève l'avait compris comme moi... Hier au soir, je reçois d'elle ce seul mot: « Reviens... » Alors, ma tête s'est perdue, je vous croyais plus malade... mourante... Aussitôt, je me suis mis en route... J'ai couru toute la nuit... Au point du jour, mon cheval de poste s'est abattu... J'ai fait à pied le reste du chemin...

M<sup>me</sup> DAURIAT.

A pied!...

JULIEN.

Oh! la fatigue n'est rien... c'est l'anxiété qui tue... (A part.) Où donc est Geneviève?

M<sup>me</sup> DAURIAT.

Je savais que ta sœur t'avait écrit, et nous ne t'attendions plus que demain... Mais puisque le ciel a permis que tu fisses une aussi grande diligence, c'est qu'il a voulu sans doute qu'aujourd'hui

d'hui même... aujourd'hui surtout, le sort de Marguerite nous fut enfin connu... Hâte-toi, mon enfant, de me dire le résultat de ton voyage.

JULIEN, préoccupé.

Oui, ma mère... (A part.) Où peut-elle être ?...

M<sup>me</sup> DAURIAT.

Voyons, qu'as-tu appris ?... as-tu vu le capitaine Durand ?...

JULIEN.

Non, ma mère... M. Durand était parti pour Paris ; mais, en revenant à Boulogne, il s'arrêtera ici, et vous remettra divers objets, entre autres un portefeuille ayant appartenu à Marguerite Simon.

M<sup>me</sup> DAURIAT.

Mais ne sais-tu donc rien de Marguerite ?

JULIEN.

Cette dame a en effet quitté Boulogne le 15 septembre, et s'est mise en route pour Abbeville... Je me suis fait indiquer la demeure du voiturier qui a conduit Marguerite... Cet homme s'est parfaitement souvenu d'avoir amené, dans sa voiture, une femme bien pâle et bien faible, qui lui a fait arrêter sa carriole à quelque distance de la ville, presque à l'endroit où la route se divise et se prolonge, d'un côté jusqu'au faubourg, de l'autre jusqu'à Nointel... La nuit était obscure, le voiturier n'a pu distinguer laquelle des deux routes Marguerite avait suivie. D'ailleurs, il était payé, et a tourné bride presque aussitôt.

M<sup>me</sup> DAURIAT.

Et c'est quand elle était si près de nous, que la mort l'aurait frappée...

JULIEN, à part.

Geneviève ne m'aurait-elle rappelé qu'après avoir elle-même quitté cette maison ?

M<sup>me</sup> DAURIAT, à elle-même.

O mon Dieu ! j'espérais en votre miséricorde... j'espérais qu'aujourd'hui que vous m'enleviez ma fille, vous rendriez une mère à Geneviève.

JULIEN, vivement.

Qu'avez-vous dit de Geneviève, ma mère ?...

M<sup>me</sup> DAURIAT.

Au moins tu seras là, toi, quand, tout à l'heure elle va revenir.

JULIEN, avec joie.

Elle est toujours ici !

M<sup>me</sup> DAURIAT.

Et tu ne me quitteras plus, mon Julien... tu ne me laisseras pas seule...

JULIEN.

Seule... Et ma sœur ?

M<sup>me</sup> DAURIAT, à part.

Sa sœur... A lui aussi je dois porter ce terrible coup... à lui aussi je dois apprendre...

JULIEN.

Geneviève ne peut songer à se séparer de vous.

M<sup>me</sup> DAURIAT.

Je vais tout te dire, mon Julien... Aide-moi seulement à gagner mon fauteuil.

(Pendant que Julien soulevait sa mère, jusqu'au fauteuil qui est au premier plan à gauche, Geneviève paraît dans la chambre qui est au premier plan à droite.)

## SCÈNE X.

LES MÊMES, GENEVIÈVE, MARIANNE.\*

GENEVIÈVE, dans sa chambre, dont la croisée est ouverte.

À présent, Marianne, laisse-moi seule avec maman.

MARIANNE.

Oui, madame... Oh ! vous êtes madame, à c't heure... Je vais fermer la porte du jardin.

(Elle sort.)

GENEVIÈVE, à part.

Tout est fini !... Ah ! j'aurais moins souffert pour mourir... Que ma mère au moins ne voie pas mes larmes...

(Elle s'essuie les yeux et s'apprête à sortir de sa chambre.)

M<sup>me</sup> DAURIAT, assise, à Julien.

Mets-toi là... près de moi...

GENEVIÈVE, s'arrêtant.

Il y a quelqu'un avec maman...

JULIEN.

Que s'est-il donc passé ?

GENEVIÈVE, avec terreur.

Julien... Julien de retour !...

(Elle ôte vivement son bouquet et sa couronne de mariée, puis elle écoute.)

M<sup>me</sup> DAURIAT.

J'ai eu un secret pour toi, mon Julien, pour Geneviève... mais je devais respecter un serment fait à une pauvre mère en larmes, et renouvelé, il y a quelques mois, devant le lit d'un mourant... Aujourd'hui, je peux, je dois tout révéler... Marguerite Simon, pour laquelle, chaque soir, Geneviève priait Dieu, Marguerite n'était pas seulement la protectrice... la marraine de Geneviève... c'était... c'était sa mère !...

GENEVIÈVE, à part, et avec désespoir.

Ma mère !...

(Elle s'appuie sur la cloison, comme si les forces lui manquaient.)

JULIEN, se levant.

Sa mère... Oh ! j'ai mal entendu...

M<sup>me</sup> DAURIAT.

Si, pendant seize années, j'ai donné à Gene-

\* Madame Dauriat, Julien, Geneviève, Marianne.

viéris ma tendresse et mon nom... c'est que ce nom, cette tendresse, étaient pour elle une égide qui la sauvait.

JULIEN, avec exaltation.

Geneviève n'est pas ma sœur!... Oh! soyez béni, mon Dieu!... soyez bénie, ma mère!

M<sup>me</sup> DAURIAT, se levant, et avec surprise.

Que dis-tu?

JULIEN.

Je dis que j'étais désespéré et que je suis fou de bonheur!... Je voulais mourir et je veux vivre à présent!... Tout à l'heure, je vous embrassais en tremblant, comme un coupable!... Mais à présent... ma mère... ma bonne mère... si tu savais combien je t'aime!... (Il l'embrasse.)

M<sup>me</sup> DAURIAT.

Julien...

JULIEN.

Oh! tu ne comprends pas ma joie... toi qui n'avais pas compris ma douleur... ma tristesse, mon désespoir d'hier... c'était de l'amour!... Ma surprise, mon ivresse d'aujourd'hui, c'est encore de l'amour!...

M<sup>me</sup> DAURIAT, avec effroi.

Et qui donc aimes-tu?

JULIEN.

Oh! vous allez le savoir!... Je serais mort de honte, en vous disant: J'aime ma sœur!... j'ai peur de mourir de joie, en vous disant: J'aime Geneviève!

M<sup>me</sup> DAURIAT.

Geneviève!...

JULIEN.

Ouf, Geneviève qui m'aime aussi, et qui avait comme moi horreur de cet amour, qui devait pourtant être saint et pur, puisque Dieu nous l'avait envoyé!... Comprenez-vous maintenant pourquoi je parlais, pourquoi je ne voulais plus revenir?...

M<sup>me</sup> DAURIAT, à part.

Oh! qu'avons-nous fait!...

JULIEN.

Vous avez tout dit à Geneviève, n'est-ce pas?... et elle m'a écrit!... Elle me connaissait bien et savait que ce seul mot: « Reviens, » me ramènerait ici!... Oh! mais où est-elle?

M<sup>me</sup> DAURIAT.

Julien, écoute-moi!...

JULIEN.

Il faut que je voie Geneviève!... La joie t'écrit aussi, ma mère!... et je ne veux pas mourir sans lui avoir dit devant vous!... Je t'aime!... Je t'aime!...

(Presqu'en délire, il court jusqu'à la porte de la chambre de Geneviève, et l'ouvre.—Geneviève, qui, mourante, s'appuyait sur cette porte, se trouve en face de lui.)

JULIEN.

Geneviève!

GENEVIÈVE, tombant à genoux.

Grâce, Julien, grâce!

JULIEN.

Toi!... à mes genoux!... pâle de terreur!... Elle ne sait donc rien, ma mère?

GENEVIÈVE, toujours à genoux.

Je viens de tout apprendre, comme toi.

JULIEN.

Eh bien?

GENEVIÈVE.

Dieu nous a mandits, Julien!... Un obstacle insurmontable nous sépare encore.

JULIEN, la relevant dans ses bras.

Insurmontable!... Oh! non; car tu n'es pas ma sœur!

GENEVIÈVE, le repoussant.

Julien!... je suis mariée!!

JULIEN, avec un cri.

Mariée!!! (Il tombe sur une chaise.)

GENEVIÈVE.

Oui!... Je voulais te rendre à ta mère!... je voulais prendre pour moi seule l'expiation!... J'ai balancé entre le mariage et le suicide!... Oh! j'aurais dû mourir!

M<sup>me</sup> DAURIAT, se plaçant entre eux deux.

Tu blasphèmes, mon enfant!... Ayez donc pitié de moi tous deux!... Julien, mon ami!... songe qu'à présent Geneviève!... Julien!... ne m'entends-tu pas?... Julien!

JULIEN, qui était resté comme frappé de la foudre, lève la tête et regarde sa mère en souriant.

Ah! c'est vous ma mère!... Geneviève!... est sortie!... Oui!... une promenade!... sur la Somme, et vous avez peur pour elle!... car l'orage gronde!... Oh! mais je serai là, moi!...

GENEVIÈVE.

Que dit-il?

M<sup>me</sup> DAURIAT.

Oh! mon Dieu!

JULIEN, tout à fait en délire.

Voilà la barque!... Les imprudens ont tendu une voile!... le vent s'engouffre!... Ah! Geneviève est perdue!... Oh! non!... non!... ne pleurez plus, ma mère!... votre fille!... votre Geneviève!... la voilà!... (Il saisit Geneviève.) Comme elle est pâle!... comme ses mains sont froides!... Elle est morte, dites-vous?... Oh!... ça ne se peut pas!... Chassez tous les médecins!... je la sauverai, moi!... Et tenez, sous ma main, son cœur commence à battre!... Sous mes baisers, son front va se ranimer!... (Il veut embrasser Geneviève qu'il s'arrache de ses bras.) Ah!... vous avez raison!... elle est morte!... on lui a mis déjà!... son voile!... de jeune fille!... Oh! pauvre mère! vous n'avez plus d'enfants!... puisque Geneviève est morte!... Il faut que Julien meure aussi!

## SCÈNE XI.

LES MÊMES, MARIANNE.

MARIANNE, rentrant de la gauche.

Mamselle, v'là votre mari qui vient vous chercher.

JULIEN, se relevant.

Son mari! (Revenant à lui.) Mariée!... oui... elle est mariée!... Ce voile est un voile de fiancée... Mais on a trompé Geneviève... Ce mariage est nul... je le briserai... (A Marianne.) Et tu as dit qu'il venait cet homme... Mais où est-il donc? (Nointel, suivi de Bernard et de Landry, paraît au fond.)\*

GENEVIÈVE, courant à lui.\*\*

Oh! n'entrez pas!... n'entrez pas!

NOINTEL.

— Qu'avez-vous, Geneviève?

GENEVIÈVE.

Mon frère!... Julien!

JULIEN, repoussant Geneviève.\*\*

Non... je ne suis pas son frère... Geneviève!... nul ne l'arrachera de mes bras.

\* Nointel, madame Dauriat, Marianne, Julien, Geneviève.

\*\* Bernard, Landry, Nointel, Geneviève, madame Dauriat, Marianne, Julien.

\*\*\* Bernard, Nointel, madame Dauriat, Landry, Marianne, Julien, Geneviève.

NOINTEL.

Insolent! oser porter la main sur la marquise de Nointel. (M<sup>me</sup> Dauriat retient Nointel.)

JULIEN.

Nointel!... Ah! c'est toi!... toi... son mari!... (A Landry qui le retient.) Oh! laissez-moi!... (Menaçant Nointel.) Tu le battras... si tu n'es pas un lâche... tu te battras!...

(Il tombe épuisé dans les bras de Landry.)

NOINTEL, s'élançant sur Julien.\*

Misérable insensé!... (Il s'arrête tout à coup, regarde Julien, puis recule.) Ah!\*\*

GENEVIÈVE.

Julien!

M<sup>me</sup> DAURIAT.

Mon fils!

BERNARD, éloignant Nointel.

Cet homme est fou!

NOINTEL, pâle et amenant Bernard à l'avant-scène de gauche.

Regarde-le donc, Bernard... cet homme!

BERNARD.

Achève...

NOINTEL.

C'est l'ouvrier de la nuit du 16 septembre! (Geneviève et M<sup>me</sup> Dauriat sont à genoux près de Julien, que Landry et Marianne soulèvent, Nointel contient Bernard épouvanté. — Tableau.)

\* Bernard, Marianne, madame Dauriat, Nointel, Landry, Julien, Geneviève.

\*\* Bernard, Nointel, Marianne, Landry, Julien, madame Dauriat, Geneviève.

## ACTE QUATRIÈME.

## PREMIER TABLEAU.

Un salon au château de Nointel. — Dans l'angle, à droite du spectateur, une fenêtre. — Au premier plan, du même côté, une cheminée. — A gauche, au premier plan, la porte du salon. — Dans l'angle, un canapé. — Au fond, porte d'entrée. — Près de la cheminée, une table, couverte d'un riche tapis, papier, plumes, sièges, etc.

## SCÈNE I.

ROBIN, GEORGES.

ROBIN, arrivant tout essouffé.

Oh! me v'là revenu... Qu'est-ce qu'il y a de nouveau, hein?

GEORGES.

Ici?... rien... Monsieur le marquis et madame la marquise sont dans le grand salon, avec M. Landry... Mais à Abbeville, chez M<sup>me</sup> Dauriat... il paraît qu'il s'est passé des choses...

ROBIN.

Terribles!... car j'ai tout vu, tout entendu..

GEORGES.

Tu n'étais donc pas sur ton siège, curieux?..

ROBIN.

Au contraire... J'étais debout sur mon siège... juste à la hauteur de la fenêtre... Ce pauvre Julien était comme un fou déchainé... il voulait tuer monsieur le marquis... Mais il s'est trouvé mal... ça lui a fait du bien... M. de Nointel a vite emmené sa femme... qui, pleurant comme une Madeleine, et qui, à peine arrivée ici, m'a renvoyé là-bas pour avoir des nouvelles.

GEORGES.

Eh bien ?

ROBIN.

J'ai eu moins de chances que ce matin... Je n'ai vu que Marianne... Julien et M<sup>me</sup> Dauriat étaient enfermés avec un officier de marine qui venait de monter chez eux... Comme je n'avais plus ma voiture, et que je ne pouvais plus ni rien voir, ni rien entendre, je suis revenu.

GEORGES.

En voilà des événements... Qui se serait jamais douté que cette petite Geneviève était une Nointel ?

ROBIN.

Et qu'elle aurait huit cent mille livres de dot !... Oh ! c'est à se pendre... par les pieds... Dire que j'ai eu ce parti-là dans les mains... qu'il ne s'en est fallu que d'un mot que je sois riche et cousin d'un marquis ?...

GEORGES, riant.

Ah ! ah ! ah !

ROBIN.

Certainement... Geneviève aurait pu dire oui, au lieu de dire non... Je suis sûr que j'aurais fini par la décider... si je ne m'étais pas fait domestique... Tenez, je ne veux pas vous dire de choses désagréables, mais je suis bien humilié d'être votre camarade... et si je n'avais pas peur que papa se moque trop fort de moi...

GEORGES.

Chut !... voilà qu'on sort du salon.

(Georges et Robin remontent au fond.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, BERNARD, NOINTEL, GENEVIÈVE, LANDRY.

GENEVIÈVE.

Eh quoi ! monsieur Landry, vous me quittez aussi, vous ?

LANDRY.

Mon enfant, je suis appelé à trois lieues d'ici, pour une affaire urgente... mais je serai de retour à Abbeville dans la nuit, et, ainsi que je vous l'ai promis, je viendrai demain vous donner des nouvelles de M<sup>me</sup> Dauriat.

(Bernard du geste congédie Georges.)

ROBIN, s'approchant.\*

Je peux vous en donner tout de suite, mams... madame... et de M. Julien aussi. Il va mieux... beaucoup mieux...

NOINTEL.

C'est assez... retire-toi... et à l'avenir, drôle,

\* Bernard, Nointel, Robin, Geneviève, Landry.

n'oublie pas la défense qui t'a été faite d'entrer dans les appartemens.

(Il lui donne son épée et son chapeau.)

ROBIN, à part, en s'éloignant.

Drôle !... Oh ! mais il ne m'avait jamais parlé sur ce ton-là ! et devant elle !... Oh ! ça ne pourra pas me convenir long-temps.

LANDRY.

Monsieur de Nointel, je vous laisse avec votre femme, qui, je m'en porte garant, sera toujours digne et de votre amour et de votre respect.

NOINTEL.

Bernard, accompagne M. Landry.

(Pendant que Landry embrasse et rassure Geneviève, qui semble le voir s'éloigner avec crainte, Bernard s'approche de Nointel.)

BERNARD, bas.

J'espère encore que ce Julien n'a pu rien voir, rien se rappeler... Mais il faut qu'il parte...

NOINTEL.

Et il partira.

(Nointel reconduit jusqu'au fond Landry que Bernard suit. — Quand on ouvre la porte, on aperçoit Robin qui était resté dans la galerie et qui se sauve. — Geneviève est à l'avant-scène, à droite, debout et appuyée contre un fauteuil, et semble attendre avec anxiété son entretien avec son mari.)

SCÈNE III.

NOINTEL, GENEVIÈVE.

NOINTEL, après un temps et s'approchant de Geneviève.

Geneviève, pourquoi rester ainsi devant moi, morne et silencieuse ?... (Lui prenant la main.) Pourquoi votre main tremble-t-elle dans la mienne ?

GENEVIÈVE.

Je tremble devant vous, monsieur, comme une coupable devant son juge, car vous pouvez me dire : « Je suis venu à vous, confiant en votre foi, » en votre honneur, et vous m'avez trompé ! »

NOINTEL.

Vous supposez donc que je me préoccupe des paroles d'un insensé !

GENEVIÈVE.

A une première faute, monsieur, je n'ajouterais pas le mensonge. Dans son délire, Julien vous a dit la vérité. (Avec honte.) Je l'aimais... comme il m'aimait, lui... Epouvanté de notre amour, Julien partit... il s'était condamné à un exil éternel... Mais je n'ai pas voulu qu'à sa dernière heure, celle que j'appelais ma mère cherchât vainement son fils pour le bénir... Loyal et

généreux vous aviez offert votre main à la pauvre ouvrière; je vous crus envoyé par Dieu pour me sauver, et de mon amour et de mon désespoir... Devenu mon mari, vous deviez être mon défenseur, mon égide... près de vous, je n'avais plus rien à craindre, ni de Julien, ni de moi-même, et j'avais rappelé mon frère... Vous savez quel secret on nous avait caché à tous deux .. et maintenant, peut-être, vous doutez de moi, vous doutez du serment que je vous ai fait devant Dieu!... Ah! que Julien me maudisse, il peut être injuste, lui, il est si malheureux!... Mais vous, monsieur, vous... oh! par pitié, ne me méprisez pas!... (Elle tombe à genoux.)

NOINTEL, la relevant.

Vous mépriser, vous, Geneviève!

GENEVIÈVE, avec des sanglots.

Oh! j'étoufferai cet amour véritablement criminel aujourd'hui. . Ou s'il est plus fort que ma volonté, eh bien!... il me tuera, mais il ne fera manquer, je vous le jure, à aucun de mes devoirs!

NOINTEL, à part.

La voilà bien comme je la voulais. (Haut, et avec une feinte compassion.) Vous vous accusez, Geneviève, mais je suis seul coupable... Ne me suis-je pas jeté comme un obstacle au milieu de votre destinée? Sans moi, cette fatale révélation eût été pour vous une joie, un bonheur!... Le ciel m'est témoin que si j'avais soupçonné le secret de votre naissance, je me serais éloigné de vous, car mon amour aurait pu sembler n'être qu'un froid calcul... (Avec tendresse.) Moi! douter de vous, Geneviève, vous mépriser... Oh! je vous plains, je vous admire et je vous aime!... Ne vous effrayez pas de ces dernières paroles... Je laisserai couler vos larmes si chastes et si pures... je respecterai ces pénibles adieux au passé... Mais laissez-moi croire à l'avenir... Oui... Geneviève, un jour, peut-être... Jusque-là, n'ayez ni crainte, ni défiance... les hommes aujourd'hui vous ont faite marquise... Dieu et votre amour seuls vous feront ma femme.

GENEVIÈVE.

Oh! monsieur, votre bonté m'accable.

NOINTEL, à part.

Les promesses ne coûtent rien à qui ne veut pas les tenir. (Haut.) Geneviève, en échange du sacrifice que je m'impose, il en est un que j'ai dû exiger de vous.

GENEVIÈVE.

Oh! parlez, monsieur, parlez?...

NOINTEL, à part.

Elle ne peut plus rien me refuser... (Haut.) J'ai déjà pardonné à Julien... j'ai pitié de sa douleur présent, comme tantôt j'avais pitié de sa folie... Je sais ce qu'il en doit coûter de vous perdre... mais vous comprenez que, pour quelque temps du moins, Julien ne doit plus vous revoir.

GENEVIÈVE.

Oui, monsieur.

NOINTEL.

Il faut qu'il quitte ce pays... avec sa mère... (Mouvement de Geneviève.) Votre fortune est à vous, Geneviève, et vos bienfaits pourront les suivre.

GENEVIÈVE, avec effort.

Je n'étais pas préparée à cette séparation.

NOINTEL.

Vous seule pouvez décider Julien à partir... Vous allez lui écrire que, dans l'intérêt de votre repos... (A part.) et du mien... (Haut.) il devra s'éloigner dès demain.

GENEVIÈVE.

Je vous obéirai, monsieur.

NOINTEL, à part.

A merveille!... (Haut, et allant à la table, près de laquelle il fait asseoir Geneviève.) Placez-vous là, et écrivez-lui, d'abord, que, sous aucun prétexte, il ne devra jamais se présenter au château de Nointel.

ROBIN, annonçant.\*

Monsieur Julien Dauriat

GENEVIÈVE, se levant avec effroi.

Julien!

NOINTEL, avec colère et terreur.

Lui, ici!...

ROBIN, à part.

J'étais sûr que ça leur ferait cet effet-là. (Julien paraît sur le seuil. — Sur un signe de Nointel, Robin sort et ferme la porte.)

#### SCÈNE IV.

#### NOINTEL, JULIEN, GENEVIÈVE.

JULIEN, avec dignité.

Monsieur de Nointel, si j'ai franchi le seuil de votre demeure; si, bien faible encore, je me suis traîné jusqu'ici, c'est que j'avais un devoir à remplir... Mais d'abord, Geneviève, et vous, monsieur, pardonnez-moi les reproches, les menaces insensées qui sont sorties de mes lèvres... Quand ma mère m'eût enfin rappelé à la vie, à la raison, elle m'a tout dit, tout expliqué... Pardonnez-moi, Geneviève, car vous avez été une bonne et sainte fille... Pardonnez-moi, monsieur... car vous vous êtes montré noble et généreux.

GENEVIÈVE.

Oh! oui, bien généreux!

JULIEN.

Que le malheur soit donc pour moi seul, et que Dieu me donne la force de le supporter.

\* Nointel, Julien, Geneviève.

GENEVIÈVE, avec crainte.

Oh! vous vivrez, Julien.

JULIEN.

Où, madame, tant que ma mère vivra, tant que je n'aurai pas accompli la tâche que je me suis donnée.

NOINTEL.

Monsieur Dauriat, un motif grave, disiez-vous, vous a conduit chez moi... Hâtez-vous, je vous prie, de nous faire connaître le but d'une visite que, dans l'intérêt de M<sup>me</sup> la marquise, dans le vôtre même, il est convenable d'abrégier.

JULIEN.

Quelques instans encore, monsieur... et je me retire... (Il descend la scène.) Vous savez, Geneviève... vous savez, madame, que j'étais allé à Boulogne pour y chercher les traces de Marguerite Simon.

NOINTEL, à part.

De Marguerite!

GENEVIÈVE.

Eh bien?

JULIEN.

Je devais, avant tout, aller trouver M. Durand, capitaine du vaisseau qui l'avait ramenée en France... M. Durand n'était pas à Boulogne; mais, à son retour de Paris, il devait s'arrêter à Abbeville... et tout à l'heure, en effet, il s'est présenté chez ma mère.

NOINTEL.

Et que vous a dit cet homme?

JULIEN.

Que Marguerite Simon, en le quittant, le 15 septembre 1782, l'avait laissé dépositaire de divers objets, qu'il avait dû garder, puisque personne ne les était venu réclamer. Instruit enfin, par une lettre de M. Landry, des liens d'amitié qui unissaient Marguerite à notre famille, il nous a remis tantôt ce portefeuille...

NOINTEL.

Ce portefeuille?

JULIEN, tirant de sa poche un portefeuille scellé par une bande de papier cachetée.

Qui a appartenu à Marguerite Simon.

GENEVIÈVE.

A ma mère?

NOINTEL, vivement.

Vous n'avez pas ouvert ce portefeuille, monsieur?

JULIEN, avec surprise.

Moi!...

NOINTEL, vivement.

Donnez-moi ce portefeuille, monsieur.

JULIEN, froidement.

Sur ce papier, Marguerite Simon a tracé de sa main ces mots: « Pour ma fille, si je meurs pendant la traversée... » Permettez-moi, monsieur, de remettre ce portefeuille à sa véritable adresse.

(Il le donne à Geneviève.)

GENEVIÈVE.

Ma pauvre mère!

NOINTEL, à part.

Oh! ce Julien est mon mauvais génie.

JULIEN.

Ayez du courage, madame; brisez ce cachet, ouvrez ce portefeuille; peut-être y trouverez-vous quelque indice, quelque révélation... (Mouvement de Nointel.) Ne le pensez-vous pas, monsieur?

NOINTEL, se contraignant et passant devant Julien, pour se rapprocher de Geneviève.

Sans doute!... Mais, l'émotion de madame lui permettra-t-elle?... (Voyant que Geneviève a brisé le cachet, à part.) Allons, soyons prêt à tout.\*

GENEVIÈVE, ouvrant le portefeuille.

Des papiers... une lettre...

NOINTEL.

Une lettre...

GENEVIÈVE.

Une lettre de ma mère... pour moi.

NOINTEL.

Pour vous?... Oui, c'est bien pour vous... Mais ce portefeuille vous embarrassera... donnez... donnez donc... (A part.) Je le tiens.\*\*

JULIEN.

Lisez, madame, lisez...

NOINTEL.

Y songez-vous?... devant un étranger...

GENEVIÈVE, avec reproche.

Oh! monsieur...

JULIEN, avec calme.

Monsieur le marquis ne sait pas que cet étranger fut seize ans votre frère, qu'il vous a sauvé la vie... Il ne sait pas que, devant renoncer à vous, j'ai fait serment de vous rendre votre mère... Oui, quelque profonde que soit la nuit qui nous cache la destinée de Marguerite, j'y porterai la lumière. Si Marguerite existe, je la ramènerai dans vos bras; si elle est morte, je vous dirai: Voilà sa tombe!... Monsieur le marquis me connaît mieux maintenant, et vous pouvez lire devant moi cette lettre.

GENEVIÈVE, lisant.

« Ma fille, je suis encore bien loin de la France, » et je mourrai peut-être sans l'avoir revue... » J'arrivais à toi avec l'espoir de changer ton » sort... La bonne Dauriat te dira ce que je n'ai » plus la force d'écrire... n'a main, que brûle la » fièvre, peut à peine tracer ces mots... Ma Gene- » viève, puisse ma vie, toute de misère et de dou- » leur, te mériter une existence calme et heu- » reuse. Quand tu liras cette lettre, agenouille- » toi, mon enfant, car en l'écrivant je te bénis du » cœur... et sur ce papier... là... à cette place, » mets tout mon amour dans un baiser. » (Tom-

\* Julien, Nointel, Geneviève.

\*\* Julien, Geneviève, Nointel.

bant à genoux et couvrant la lettre de baisers et de larmes.) O ma mère... ma mère!...

NOINTEL, à part.

Je respire!... pas un indice!...

(Il la relève et la fait passer à sa gauche.)

JULIEN, tristement.

Encore une déception!\*

NOINTEL.

Que voulez-vous dire?

JULIEN.

Marguerite nous avait aussi adressé un souvenir... Mais, sous l'enveloppe qui portait le nom de M<sup>me</sup> Dauriat, nous n'avons trouvé qu'une petite Bible, qu'à son départ pour l'île de France ma mère avait donnée à Marguerite.

NOINTEL, à part.

Allons, l'orage est passé... (Allant à Geneviève, qu'il relève.) Ainsi que je l'avais prévu, vous n'avez pu supporter cette dernière émotion... Geneviève, rentrez dans votre appartement; vous avez besoin de calme et de repos.

(Julien remonte.)

GENEVIÈVE.

Monsieur, vous viendrez en aide à Julien dans la sainte mission qu'il veut entreprendre... Vous examinerez tout ce que contient ce portefeuille.

NOINTEL.

Dès cette nuit... et avec la plus scrupuleuse attention, je vous le jure... Mais, par grâce, rentrez... votre pâleur m'effraie.

GENEVIÈVE.

Je vous obéis, monsieur... (Tandis que Julien, après avoir salué, gagne la porte du fond; Nointel a conduit Geneviève jusqu'à la porte du salon. Il quitte un instant la main de Geneviève pour ouvrir la porte. Alors Geneviève dit :) Julien, mon frère, adieu.

JULIEN, s'apprêtant à sortir.

Je ne reçois pas cet adieu, Geneviève, car je vous reverrai encore... Je rentrerai encore une fois dans le château de Nointel.

NOINTEL, à part.

Je jure, moi, que tu n'y rentreras pas! (Il fait passer Geneviève devant lui et ferme la porte. Aussitôt Geneviève rentrée et Julien parti, il court au fond et trouve, dans la galerie, Robin qu'on a aperçu toujours aux aguets, quand Julien a ouvert la porte. Vivement à Robin.) Accompane cet homme et ne le quitte pas... Va!

ROBIN, à part.

D'ici chez lui... très bien... En route, je saurai peut-être quelque chose...

(Il court après Julien. — Au même instant, Bernard paraît, il apporte deux bougies qu'il place sur la table.)

\* Julien, Nointel, Geneviève.

SCENE V.

NOINTEL, BERNARD.

BERNARD.

Qui donc sort d'ici?

NOINTEL, fermant la porte.

Julien!

BERNARD, effrayé.

Julien!

NOINTEL, allant fermer la porte de Geneviève.  
Silence!...

BERNARD.

Que venait-il faire?

NOINTEL.

Nous perdre.

BERNARD.

Lui!

NOINTEL.

Le plus innocemment du monde... Mais le démon l'a fait dépositaire de tous nos secrets. Julien apportait à Geneviève ce portefeuille, seule trace que Marguerite ait laissée après elle... ce portefeuille, dont j'ai pu m'emparer à temps, et qui renferme peut-être quelque pièce importante... (Cherchant.) Tiens, regarde... un acte mortuaire parfaitement en règle, et qui eût prouvé que je ne puis être Edouard de Nointel... Une lettre du jeune Edouard à son père... dans laquelle, au lit de mort, il demande grâce pour Marguerite et pour sa fille!...

BERNARD.

Tu es bien sûr que personne n'a ouvert ce portefeuille?

NOINTEL.

Personne! Si Julien avait pris connaissance de cet acte et de cette lettre, le lieutenant-criminel aurait déjà pris le chemin du château.

BERNARD.

Oh! tu me fais frémir!

NOINTEL.

Allons! te voilà tout tremblant, à la pensée d'un danger qui n'existe plus... Que serais-tu donc devenu tout à l'heure... en présence de l'ouvrier du 16 septembre, tenant dans ses mains... un premier indice devant conduire infailliblement à la découverte de notre secret... On aurait tout deviné, rien qu'en voyant ton trouble et ta pâleur... Eh bien! en face du danger, en face de Julien, je suis resté calme, impassible... Il m'a laissé m'emparer de ce portefeuille... et il est parti sans soupçon ni défiance.

BERNARD.

Je t'admire...

NOINTEL.

Oh! j'ai songé à tout... A présent, au plus



pressé... Bernard, brûle cet acte, brûle cette lettre... Je vais examiner tout ce qui reste encore dans ce portefeuille.\*

(Pendant que Bernard brûle dans la cheminée les papiers que lui donne Nointel, Robin entr'ouvre doucement la porte.)

BERNARD.

Cherche bien... avec deux lignes, on peut faire pendre un honnête homme.

NOINTEL, qui examine.

Plus rien qui doive nous inquiéter.

SCÈNE VI.

ROBIN, NOINTEL, BERNARD.

ROBIN, à lui-même, montrant une lettre qu'il tient à la main.

Je suis fort embarrassé de la commission que vient de me donner ce pauvre Julien... Remettre tout de suite ce billet à M<sup>me</sup> Geneviève... (Se retournant.) M. le marquis... il paraît très occupé; si je pouvais me glisser adroitement...

(Il marche sur la pointe du pied vers la porte du salon, mais se heurte contre un fauteuil. — Nointel se retourne, et Robin reste cloué à sa place, après avoir remis sa lettre dans sa poche de côté.)

NOINTEL, vivement.

Qui est là ?

BERNARD, se retournant et allant à Robin.\*\*

Hein ?

ROBIN.

Pardon... mille pardons, monsieur... c'est moi... qui... rangeais.

NOINTEL, toujours assis.

Robin !

BERNARD.

Où vas-tu ?

ROBIN.

Madame a sonné, et... ?

BERNARD.

Tu mens... tu nous écoutais... Tu nous épias...

ROBIN.

Du tout, je... revenais...

BERNARD.

Tu revenais... d'où cela ?

ROBIN.

D'où M. le marquis m'avait envoyé.

NOINTEL.

En effet... j'avais dit à ce garçon...

ROBIN.

D'accompagner Julien... Croyant bien faire les

\* Nointel, assis à la table, Bernard, entre la table et la cheminée.

\*\* Robin, Bernard, Nointel.

choses, je l'ai reconduit jusque chez lui. Je n'ai pas mis beaucoup de temps... mais aussi j'ai couru, couru, couru... Vous voyez... je suis tout en nage... Pourtant, nous avons pris par le plus court... par le petit parc... vous savez... nous sommes sortis par la grille de la maison du garde.

NOINTEL, à part.

Que dit-il ?

BERNARD.

Tu es sorti par cette grille avec Julien ?

ROBIN.

Je lui ai même montré la maison où monsieur le marquis va mettre les ouvriers, à ce qu'il disait l'autre jour.

BERNARD, avec fureur.

Misérable !

ROBIN.

Hein ?

NOINTEL, avec calme et se levant.

Bernard, vous vous oubliez...\* (A Robin.) Vous n'êtes plus à mon service... Je veux bien garder parfois des valets inutiles... mais lorsqu'ils se font espions, je les chasse.

ROBIN.

Espion !... Ah ! mais un moment !...

BERNARD.

Va-t'en !

ROBIN.

Espion !... Il m'a appelé espion !

NOINTEL, à Bernard et froidement.

Finissons-en ! Sonne et qu'on le jette dehors !...

(Il regagne son fauteuil.)\*\*

ROBIN.

Jeté dehors ! moi, Robin Tardif, jeté dehors comme un caniche !... Ah ça ! vous ne voyez donc que votre livrée... vous croyez donc qu'il n'y a rien dessous... mais il y a un homme, entendez-vous ?... Tenez !... (Otant son habit qu'il jette à terre.) La v'là, votre livrée !... Ça se jette, ça, à la bonne heure !... mais un homme !... A présent j'en vau un autre, n'est-ce pas ?... j'en vau même deux autres... car j'ai un père établi, moi !... j'ai du bien et des chaudrons au soleil !... moi !... S'il n'y a pas de marquis dans ma famille, il n'y a jamais eu d'espion, entendez-vous !... Si mon nom de Tardif ne vaut pas celui de Nointel, au moins je porte le mien depuis que je suis au monde, et tous les marquis n'en peuvent pas dire autant !

(Il sort.)

SCÈNE VII.

BERNARD, NOINTEL, toujours assis.

NOINTEL.

En vérité, Bernard... la peur t'a rendu fou...

\* Robin, Nointel, Bernard.

\*\* Robin, Bernard, Nointel.

Temporiser de la sorte pour une si petite cause... en apparence.

**BERNARD.**

Tu n'as donc pas entendu ? Julien a revu la maison du garde... il a pu reconnaître la route qu'autrefois il a parcourue.

**NOINTEL.**

N'avais-tu donc pas pris jadis toutes les mesures nécessaires?... D'ailleurs, Julien, tout à ses regrets et à son amour, n'aura rien vu, rien remarqué... Ce pauvre diable de Robin te déplaisait... Eh bien ! il est parti... n'y pense plus, et, pour Dieu, calme-toi !

**BERNARD.**

Tu as raison... mais je n'ai pas été maître de moi... Puis, je ne sais quel absurde pressentiment me faisait redouter ce misérable Robin. (Tout en parlant, il a relevé l'habit que Robin a jeté. Un billet tombe d'une des poches de l'habit, il le ramasse.) Qu'est-ce que cela ?... Un billet... écrit au crayon... signé Julien !

**NOINTEL.**

Julien !... (Se levant.) De tendres adieux à Geneviève... sans doute. Donne. (Lisant.) « Geneviève, en vous quittant, une lumière soudaine, » terrible a brillé pour moi... »

**BERNARD.**

Ah ! mon Dieu !

**NOINTEL, reprenant.**

» L'homme auquel vous avez uni votre destinée est un infâme. Avant de le dénoncer, de le poursuivre, je dois vous placer sous la protection des magistrats ; avant de perdre le coupable, je veux sauver la victime... En l'absence de M. Landry, je ne prends conseil que de mon cœur... Je sais que de votre chambre, où vous serez seule, un escalier dérobé conduit au jardin. A minuit, Robin vous attendra au pied de cet escalier et vous amènera à la maison du garde... »

**BERNARD, tremblant.**

A la maison du garde !!!

**NOINTEL.**

» Là, je vous dirai le crime, là, je vous en donnerai la preuve... — Julien. »

**BERNARD.**

Que te disais-je ?... Il s'est souvenu ! Tout est fini... La nuit nous reste encore... Fuyons, Francis... demain nous aurons gagné la frontière.

(Il remonte.)

**NOINTEL, traversant la scène.**

Fuir... abandonner la dot de Geneviève que je ne dois recevoir que demain... Fuir comme des fripons vulgaires quand on peut lutter... vaincre encore...

\* Nointel, Bernard.

**BERNARD.**

Oh ! je n'y mets pas d'amour-propre, et j'abandonne la partie. (Il gagne la porte.)

**NOINTEL, le ramenant.**

Tu resteras, Bernard ; je saurai bien te rendre cette énergie d'autrefois qui t'a fait mon complice... La main qui a tué Marguerite tuera Julien.

**BERNARD, s'éloignant encore.**

Jamais !

**NOINTEL.**

Soit !... tu veux partir... me laisser seul... Eh bien ! je ferai face à tout... Mais qui ne veut rien risquer ne doit rien avoir.

**BERNARD, arrivé à la porte, s'arrête et se retourne vivement.**

Que veux-tu dire ?

**NOINTEL.**

Je vais sonner mes gens... et leur faire déterrer certaine cassette que tu as enfouie à ton retour de Paris...

**BERNARD, vivement.**

Ça n'est pas vrai.

**NOINTEL.**

Au pied du vieux chêne qu'on aperçoit de cette fenêtre... Si tu m'as entendu parler et marcher la nuit... moi, je t'ai vu.

**BERNARD, à part.**

Oh ! cet homme est le diable en chair et en os.

**NOINTEL.**

Quand je suis près de ma ruine et de ma perte, je ne te laisserai pas partir riche de mes dé pouilles.

**BERNARD, avec désespoir.**

Cet argent est à moi !

**NOINTEL.**

Pour le prouver, diras-tu comment tu l'as gagné?... diras-tu que c'est le prix d'un faux et d'un meurtre ?

**BERNARD, tremblant.**

Oh ! tais-toi ! tais-toi !

**NOINTEL.**

Si tu n'es pas aujourd'hui résolu, dévoué comme il y a deux ans, je ferai ce que je t'ai dit... Si je te retrouve le Bernard d'autrefois, Julien mort cette nuit, dès demain je romps notre pacte : je te laisse ta liberté, ton trésor, et je te donne cent mille livres.

**BERNARD, vivement.**

Comptant ?...

**NOINTEL, avec joie en lui frappant sur l'épaule.**

Allons donc ! Je te savais plus avare que tu n'es polltron.

**BERNARD, à demi-voix.**

Autrefois, Marguerite s'était livrée elle-même.

**NOINTEL.**

Julien ne vient-il pas aussi au devant du coup que nous lui réservons ?... Il sera exact au rendez-vous qu'il donne à Geneviève... J'ai déjà tout

combiné... Pour Julien, une mort certaine, pour toi, l'impunité assurée...

BERNARD.

Comment?...

NOINTEL.

Rien de plus facile!... Tu vas annoncer un voyage à Paris. Il faut qu'avant minuit on te voie quitter le château; puis tu reviendras secrètement l'embusquer au sentier des Taillis, c'est le seul par lequel Julien puisse arriver à la grille de la maison du garde... Là... surpris par toi, seul, sans secours...

BERNARD.

Oh! je ne le manquerai pas.

NOINTEL.

On t'aura vu partir pour Paris... on te verra passer à Abbeville pour prendre une voiture de poste, nul ne te soupçonnera... D'ailleurs, c'est hors du parc que Julien sera frappé... On pourra croire à un suicide que le désespoir, l'exaltation de ce jeune homme ne rendront que trop naturel aux yeux de tous.

BERNARD.

C'est vrai...

NOINTEL, allant à la croisée.\*

Je passerai la nuit dans ce salon... à cette fenêtre... Je veillerai sur ton trésor... qui me répond de toi...

BERNARD, à part.

Il pense à tout.

NOINTEL.

L'heure approche... Fais à grand bruit tes préparatifs de voyage, prends congé de tout le monde, et ensuite... au sentier des Taillis... et ne faiblis pas... car si tu épargnes Julien, tu vois qu'il ne nous épargnera pas, lui... Tu as des armes?

BERNARD.

Je sais où j'en trouverai, et celles-là ne pourront pas nous trahir... Demain, on viendra l'apprendre le suicide de Julien... et dans huit jours nous ferons nos comptes... Adieu!

NOINTEL.

Adieu!

BERNARD, à part.

Cent mille livres de plus!... Il n'y avait pas à balancer.

(Bernard sort.)

SCÈNE VIII.

NOINTEL, puis GEORGES.

NOINTEL.

Ce misérable Bernard a peur... et la peur est imployable... Je puis, cette fois encore, compter sur lui... mais ce dernier service rendu... Ber-

\* Bernard, Nointel.

nard ne sera plus qu'un instrument inutile ou dangereux... J'y songerai... (Il va tirer un cordon de sonnette placé près du canapé.— Un valet paraît.) Georges, ma robe de chambre?... (Le valet sort.) Et cette lettre de Julien que j'allais oublier... (Il prend la lettre sur la table et la brûle à une bougie.) Encore une preuve que l'on ne pourra pas invoquer contre nous... (On lui apporte une longue robe de chambre.) Bien... posez-la sur ce fauteuil... J'ai des lettres à écrire... je ne me coucherai que fort tard... Après avoir fermé toutes les portes, vous pourrez vous retirer... (Fausse sortie du valet.) Ah! Bernard va partir pour Paris... Je l'envoie chercher l'écrin que j'ai commandé pour Mme la marquise... Pendant son absence vous surveillerez le service... Robin a quitté le château?

GEORGES.

Oui, monsieur, il nous a fait ses adieux.

NOINTEL.

C'est bien... Fermez toutes les portes. (Georges saute et sort en emportant l'habit de Robin.) Cet homme attestera, au besoin, que je n'ai pu sortir de mon appartement cette nuit... Assurons-nous que Bernard... (Il va ouvrir la fenêtre.) Ce bruit, ce mouvement au dehors annoncent son départ... Il n'oserait me tromper... (Il rentre.) Une heure d'attente!... Après tant d'agitation... (Il ôte son habit et sa veste, qu'il porte près du canapé.) ce moment de calme... m'était bien nécessaire... La fatigue de cette journée a dépassé mes forces... C'est étrange... j'y vois à peine... des bruits sourds tintent à mes oreilles... une torpeur invincible s'empare de moi... (Ses jambes fléchissent; il tombe sur le canapé.) Ce n'est pas le sommeil... non... c'est un évanouissement... Oh! mais, je combattrai... j'appellerai... (Sa tête s'incline et tombe sur un des coussins de la causeuse, et il reste immobile; au même instant, Robin passe la tête par la croisée ouverte, et ne voit pas d'abord M. de Nointel.)

SCÈNE IX.

NOINTEL, ROBIN.

ROBIN.

J'ai été trop vif tantôt et, au risque de me casser le cou, je viens chercher cette diable de lettre que j'ai laissée ici avec mon habit. Ce jeu de sournois de Bernard est parti... (Il entre.) Le marquis doit être!... Ah! le voilà!... il dort... Mазette! s'il se réveille et s'il me trouve là, je n'aurai jamais le temps de regagner mon échelle... Une idée... (Il souffle les bougies.) Comme ça, il ne me verra pas... non... Mais je ne verrai pas non plus ma lettre... J'y songe... Mlle Geneviève n'est pas encore couchée... Elle était à sa fenêtre tout à l'heure... J'ai eu beau lui faire signe que je l'ai-

tendais au bas du petit escalier... elle ne m'a pas compris... Si j'allais lui répéter ce que m'a dit Julien : « Tu amèneras Geneviève à la maison du garde... à minuit... Il y va de l'honneur... de la vie... » Comme je le disais, il y a encore du nouveau... En faisant ce que me demande Julien... en accompagnant Geneviève, je saurai tout ce qui se passe... Ça me décide... Voyons... La porte de son appartement est en face de la cheminée. (Robin cherche à se reconnaître; une demie sonne à la pendule placée sur la cheminée.)

NOINTEL, endormi.

Voilà l'heure ! Julien va venir.

ROBIN, près de la cheminée.

Hein ?

NOINTEL.

Il va reconnaître la muraille !

ROBIN, avançant doucement et à tâtons.

Je crois qu'on a parlé.

NOINTEL, se levant et tout à fait en état de somnambulisme.

Oh ! non, il n'entrera pas dans la maison du garde... Non, seul j'en ai la clé.

ROBIN, même jeu.

C'est le marquis... Il est réveillé... Si je ne trouve pas la porte, je suis pincé.

NOINTEL, qui s'est levé.  
Cette clé !

ROBIN, cherchant la porte.  
Il cherche une clé, et moi aussi.

NOINTEL, se fouillant.  
Je ne l'ai plus.

ROBIN, arrivé à la porte.  
Je la tiens !

NOINTEL.

Je me souviens... Je l'ai cachée là, derrière ce candelabre.\*

ROBIN, écoutant.

Il va du côté de la fenêtre.

NOINTEL, dérangeant un candelabre, près de la glace de la cheminée.

Là !

ROBIN.

Entrons vite... (S'arrêtant.) Si le marquis me trouvait chez sa femme !... la nuit !... Dieu sait pourtant que mes intentions sont pures... Je n'entre là que par curiosité...

(Il entre et referme la porte derrière lui.)

NOINTEL, prenant la clé.

La voilà... (Il marche vers la porte du fond.)

\* Robin, Nointel.



## DEUXIÈME TABLEAU.

A gauche du spectateur, la maison du garde, occupant les trois premiers plans. — A l'angle coupé, et faisant presque face au public, une haute et large fenêtre, fermée par une persienne mal jointe. — Sur la face latérale, une porte à laquelle on arrive par un perron de trois marches. — Cette face latérale est éclairée par les rayons de la lune. — La fenêtre faisant face au public est dans l'obscurité. — Au fond, un mur très bas, surmonté d'une grille, laisse apercevoir un riche paysage. — A droite, au fond, une petite grille, ouvrant en dehors. — Sur le premier plan, à droite, des arbres, des touffes de fleurs. — Au quatrième plan, un petit pont, jeté sur un ruisseau, qui traverse le parc. — Au deuxième plan, à droite, un banc de pierre.

### SCÈNE I.

BERNARD, en dehors de la grille.

En longeant le mur du parc... j'ai pu arriver jusqu'ici sans rencontrer personne... Au château, tout le monde me croit à Abbeville pour y prendre la poste... L'heure du rendez-vous approche... Je suis armé et bien résolu... Allons... au sentier des Taillis maintenant. (Il disparaît à droite.)

### SCÈNE II.

ROBIN, GENEVIÈVE.

(Geneviève en robe blanche, les épaules couvertes d'un voile noir et conduite par Robin. Ils arrivent par le premier plan à droite.)

ROBIN.

Ah ! grâce au ciel, nous sommes arrivés ; ce sa-

tané parc est plus grand la nuit que le jour... Puis nous avons pris par des petites allées noires... C'est ici que nous allons attendre ce pauvre Julien.

GENEVIÈVE.

Ecoutez, Robin... je vous ai suivi follement... sans réflexion, parce que vous m'avez dit que quelque malheur était arrivé à Julien ; qu'il était pâle et désespéré quand il vous avait envoyé à moi... Mais, plus calme à présent... je comprends qu'il ne m'est plus permis de revoir Julien en l'absence de M. de Nointel... Vous avez la clé de cette grille que vous deviez ouvrir à Julien... Un seul sentier, m'assurez-vous, conduit du faubourg à cette grille... Mon ami, vous allez courir au-devant de Julien... Il vous confiera le secret que renfermait ce billet que vous avez perdu ; vous lui direz que je puis souffrir, mourir pour lui... mais que le revoir ici... seule... c'est impossible...

ROBIN.

C'est que, la nuit, le sentier est fort désert... le petit bois est plein de braconniers... et on parlait justement hier soir de voyageurs qui avaient été dévalisés... Et, dame!.. je crois que je suis brave... mais je n'en suis pas assez sûr pour me...

GENEVIÈVE.

L'heure du rendez-vous va sonner... vous rencontrerez certainement Julien à quelque pas d'ici... Au retour, vous me trouverez à cette place, et vous m'apprendrez...

ROBIN.

Ce que j'aurai appris... Allons! je me risque...  
(Geneviève tombe sur le banc.) \*

ROBIN, allant à elle.

Eh bien! qu'est-ce que vous avez donc?... vous tremblez comme la feuille...

GENEVIÈVE.

Pour vous suivre, j'ai à peine pris le temps de jeter ce voile sur mes épaules, et le froid m'a saisie... Oh! ce n'est rien... Partez... partez vite...

ROBIN, à part.

Pauvre petite femme! C'est drôle, j'ai très chaud, moi... et je tremble aussi... C'est nerveux... (Haut.) Je m'en vais... je mettrai la clé en dehors pour rentrer.

(Il ouvre la grille, met la clé en dehors et referme la grille.)

SCÈNE III.

GENEVIÈVE, puis NOINTEL.

GENEVIÈVE.

Oui... j'ai dû faire ce que j'ai fait... Je ne reverrai pas Julien... je ne tromperai pas la noble confiance de M. de Nointel... Quel danger peut donc menacer Julien? Il n'a pas d'ennemis et M. de Nointel s'est montré loyal et généreux... (A ce moment, on aperçoit Nointel arrivant par le petit pont. — Il est en manches de chemise et tient une lanterne à la main, absolument comme à la fin du tableau précédent.) Oh! ce froid qui me glaçait tout à l'heure a pénétré jusque dans mes veines... Pourtant, je ne puis m'éloigner... (Regardant la maison du garde.) Là, peut-être, je trouverai un abri...

(Elle se dirige vers la maison. — Pendant ce temps Nointel a toujours marché et s'est aussi dirigé vers la maison.)

GENEVIÈVE, sur le perron.

Cette porte est fermée... (Elle redescend les marches et trouve Nointel debout derrière elle.) M. de Nointel!... il m'a suivie... Ah! monsieur... si je suis venue à votre insu... c'est qu'on m'a dit que Julien...

\* Robin, Geneviève.

NOINTEL, sans voir Geneviève.

Julien... Oh! je ne le crains plus!

GENEVIÈVE, regardant Nointel avec épouvante.

Oh! mon Dieu!

NOINTEL.

Il s'était souvenu... mais il ne parlera pas...

GENEVIÈVE.

Que dit-il?

NOINTEL.

Avant une heure... il sera mort.

GENEVIÈVE.

Horreur!...

NOINTEL.

Il devait venir à la maison du garde... Il y a peut-être une trace sur la muraille... mais je vais l'effacer, moi.

(Il se dirige de nouveau vers la maison du garde. — Geneviève le suit en silence. — Arrivé sur les marches du perron, qu'il monte ensuite lentement, il ouvre la porte et la referme derrière lui.)

SCÈNE IV.

GENEVIÈVE, puis ROBIN.

GENEVIÈVE.

Je suis folle... ce n'est pas M. de Nointel que je viens de voir et d'entendre... Ce n'est pas lui qui, dans son effrayant sommeil... (Ici la lumière brille à travers la persienne.) Non! mes sens ne me trompaient pas... (Regardant à travers la persienne.) C'est bien lui... Oh! sa générosité n'était donc qu'un mensonge... une trahison!

(A ce moment, Robin rentre tout pâle, tout défait, et referme vivement la porte derrière lui, sans pourtant ôter la clé qui est en dehors.)

GENEVIÈVE, apercevant Robin.

Ah!

ROBIN, effrayé.

Eh!

GENEVIÈVE.

Chut! c'est vous Robin?

ROBIN, tremblant.

Ou...!

GENEVIÈVE, à voix basse.

Avez-vous vu Julien?

ROBIN.

No...n.

GENEVIÈVE.

Avez-vous donc découvert quelque chose?

ROBIN.

Oui.

GENEVIÈVE.

Vous savez?...

ROBIN.

Non...

GENEVIÈVE.

Par grâce, par pitié, qu'avez-vous vu ?

ROBIN.

Tout à l'heure... à cent pas d'ici... je marchais prudemment... Tout à coup, d'un taillis épais... à droite du sentier, je vois se lever une grande ombre... Elle était armée d'une énorme canardière ou d'un pistolet, je ne sais pas au juste, elle me couche en joue... J'étais mort, si mes jambes n'avaient pas eu la présence d'esprit de me manquer... Je me trouve à quatre pattes... je prends le galop... et je ne me suis redressé qu'en arrivant à la grille... Avez-vous entendu une détonation ?.. Je ne suis pas bien sûr qu'on n'ait pas fait feu sur moi.

GENEVIÈVE.

Un homme était dans le sentier des Taillis... par lequel Julien doit venir... Cet homme était armé... Plus de doute, cet homme attendait Julien pour l'assassiner.

ROBIN.

Ce pauvre Julien !... je l'ai échappé belle... Il faut appeler du secours... Venez au château... nous amènerons du monde...

GENEVIÈVE.

Non... non... je ne m'éloigne pas d'ici.

ROBIN.

Comment ! vous voulez...

GENEVIÈVE.

Défendre, sauver Julien, ou mourir avec lui.

ROBIN.

Attendez... il y a une grosse cloche... là-bas, à côté de la serre... Je vais me pendre après... Le bruit, ça fait venir les honnêtes gens et ça fait peur aux coquins.

(Il sort en courant et traverse le pont.)

## SCÈNE V.

GENEVIÈVE, puis BERNARD.

GENEVIÈVE.

Hâtez-vous... hâtez-vous !... Oh ! ils arriveront trop tard... Chaque pas que fait Julien... c'est un pas vers la mort... Que faire, mon Dieu !... Là-bas... un assassin... Ici... l'homme qui a commandé le meurtre... Oh ! j'entends marcher. (Elle va du côté de la grille et s'appuie sur les arbres pour se soutenir...) C'est Julien... Julien qui est poursuivi peut-être... Mon Dieu ! prenez ma vie pour celle de mon frère...

(Elle tombe évanouie, épuisée, derrière un massif d'arbres, à droite.)

BERNARD, entrant précipitamment par la grille.

C'était lui... Julien qui m'a échappé... Mais je l'ai suivi... C'est au détour du sentier que j'ai perdu sa trace... Il doit être encore ici... car cette

porte, entr'ouverte à présent, était fermée tout à l'heure... La clé de cette grille avait été donnée sans doute à notre ennemi par ce traître de Robin... Si Julien est dans le parc... comment le trouver?... Ah !... (Il aperçoit la lumière à travers la persienne.) de la lumière dans la maison du garde... C'est cela... Il est au rendez-vous... Ah !... Robin est avec lui, peut-être...

(Il s'approche de la persienne qui, tout en débris, s'ouvre facilement. — À travers les vitres sans rideaux on aperçoit l'intérieur de la maison. On doit reconnaître le décor du premier acte. — La voûte murée est presque en face du public. — Nointel, debout, tourne le dos et regarde attentivement la muraille sur laquelle il promène lentement sa lanterne, pendant que Bernard ouvre la persienne. — Geneviève, revenant à elle, se soulève.)

BERNARD, ouvrant la persienne.

Quelle chose vient de tomber de cette persienne... un éclat de bois, sans doute.

GENEVIÈVE, se relevant.

Où suis-je ?

BERNARD, regardant dans la maison.

Oh ! j'y vois à peine... Un homme est là devant la voûte murée... Il semble l'examiner et le reconnaître... Cet homme ne peut être que Julien... et il est seul... (Il tire de sa poche deux pistolets ; il en prend un dont il fait passer le canon au travers d'un carreau brisé.) Plus d'hésitation !

GENEVIÈVE, revenant à elle.

Julien !... Où est Julien ?...

(Bernard fait feu. — Un grand cri se fait entendre dans la maison qui rentre dans l'obscurité.)

GENEVIÈVE, épouvantée.

Ah !...

BERNARD.

Quelqu'un ! fuyons !...

(Il disparaît derrière la maison. — Au même instant, on entend agiter violemment une grosse cloche.)

GENEVIÈVE, accourant au milieu du théâtre.

Julien... Ils l'ont tué... Julien !...

(Elle s'élançait vers le pavillon. — Julien paraît sur le seuil de la grille.)

JULIEN.

Geneviève !

GENEVIÈVE, courant à lui.

Ah ! sauvé !... Merci, mon Dieu ! merci !

## SCÈNE VI.

NOINTEL, GENEVIÈVE, JULIEN, ROBIN, GEORGES, DOMESTIQUES, avec des torches.

ROBIN, accourant en scène.

Au secours !... au voleur !... à l'assassin !... au feu !...

GEORGES.

Qu'y a-t-il donc ?

GENEVIÈVE, montrant le pavillon.

Là... là...

(Sans forces, elle retombe dans les bras de Julien. — Robin, Georges, les domestiques se dirigent vers la maison. — Robin ouvre la porte, mais il recule épouvanté, descend les marches et se trouve auprès de la fenêtre. — Nointel paraît ensanglanté. — Des paysans portant des flambeaux garnissent le petit parc, d'autres se pressent à la grille.)

TOUS.

Le marquis !

NOINTEL, descendant une marche.

N'entrez pas... n'entrez pas !...

GEORGES.

Notre maître blessé...

NOINTEL.

Assassiné...

JULIEN.

Assassiné !...

\* Robin, Georges, Nointel, Julien, Geneviève.

NOINTEL, l'apercevant.

Julien... Ah !... Mon meurtrier... c'est lui...

TOUS.

Julien !

JULIEN.

Moi !...

NOINTEL.

Oui... Julien...

(Il tombe évanoui sur les marches du perron. — Georges et les domestiques font un mouvement pour s'emparer de Julien.)

GENEVIÈVE.

Julien, dis-leur donc que tu es innocent... Défends-toi donc !...

JULIEN, prenant le milieu de la scène.

Me défendre... Non, Geneviève... car je suis toi pour accuser...

(Un valet, tout en allant à son maître qu'il retève, fait signe à ses camarades de s'assurer de Julien. — Geneviève semble vouloir le protéger. — Georges s'est baissé pour ramasser quelque chose au bas de la fenêtre. — Et, profitant du trouble, on voit Bernard traverser le fond du théâtre, gagner la grille et sortir. — Tableau.)



ACTE CINQUIÈME.

Le décor du premier acte. Seulement un mur ferme la voûte, les rideaux et les riches meubles ont été enlevés et les tentures, laissées aux murailles, tombent en lambeaux.

SCÈNE I.

GEORGES, LANDRY, LE MÉDECIN.

(Au lever du rideau, le médecin est assis près de la table et écrit une ordonnance, Georges est debout près de lui.)

LE MÉDECIN.

Qui est avec vous auprès du blessé ?

GEORGES.

Joseph, le piqueur.

(Le médecin lui donne une ordonnance et Georges sort, en laissant passer d'abord M. Landry, qui arrive fort agité, et court au médecin qui s'appretait à rentrer dans la chambre à gauche.)

LANDRY, à part.

Julien... un meurtrier... Oh ! c'est impossible. (Haut.) Il faut absolument que je parle à M. de Nointel.

LE MÉDECIN.

Quelque importante que soit l'affaire dont vous avez à l'entretenir, je ne puis maintenant vous laisser pénétrer jusqu'à lui. Sa blessure n'est pas mortelle, mais il est tellement affaibli... que je n'ai

pas dû consentir à ce qu'on le transportât au château.

LANDRY.

Songez qu'un homme est accusé, que cet homme est innocent, qu'il est mon ami... et que M. de Nointel peut d'un mot...

LE MÉDECIN.

Attendez ici... je vous ferai appeler, aussitôt qu'il sera possible au marquis de vous écouter et de vous répondre.

(Le médecin entre dans la chambre à gauche.)



SCÈNE II.

LANDRY, puis ROBIN.

LANDRY.

En arrivant ici, j'ai pu pénétrer jusqu'à Julien... Il m'a tout expliqué... Il m'a juré, sur la vie et le salut de sa mère, qu'il n'avait vu M. de Nointel que lorsque celui-ci sortait tout ensanglanté de cette maison... Mais par quelles mains avait-il pu être frappé ? Ni Julien, ni Geneviève

ne peuvent le dire. Ah ! si ce Bernard était ici, on obtiendrait de lui peut-être...

(Robin, qui est entré par le fond, a entendu ces derniers mots.)

ROBIN.

Vous demandez M. Bernard ? Ça se trouve bien, je vous le ramène.

LANDRY.

Bernard !

ROBIN.

En personne... On m'avait envoyé à la ville prévenir la justice. Comme il s'agissait de faire conduire en prison ce pauvre Julien... je ne me pressais pas... En passant devant la poste... qu'est-ce que je vois qui montait en voiture ?... M. Bernard ! Je lui raconte ce qui s'est passé... il ne voulait pas me croire d'abord... mais chacun répétait la même chose. Alors l'intendant s'est décidé à revenir au château... Ça lui a donné un fier coup... il en aura une rechute, bien sûr... En route, j'ai cru qu'il allait être frappé de jaunisse.

LANDRY.

Où est-il ?

ROBIN.

Le v'là..

---

### SCÈNE III.

LES MÊMES, BERNARD. \*

BERNARD.

Comment ! on a laissé M. de Nointel dans cette misérable chaumière ; il faut à l'instant le porter au château.

LANDRY.

C'est impossible, quant à présent du moins.

BERNARD.

Permettez-moi de consulter d'abord M. de Nointel.

LANDRY.

Votre maître est hors d'état de vous entendre. Vous devez donc rester ici, jusqu'à ce que le médecin nous permette à tous deux de franchir le seuil de cette porte... J'attendrai ce moment avec moins d'impatience, puisqu'à défaut du marquis je retrouve en vous un autre lui-même. Vous avez dû être douloureusement surpris en apprenant les funestes événements de cette nuit...

ROBIN.

Dans le premier moment... M. Bernard était persuadé que c'était de Julien qu'il s'agissait... Il me soutenait qu'il avait dû se suicider.

BERNARD, à part.

Bavard !

\* Bernard, Landry, Robin.

LANDRY.

Qui vous a pu faire croire?...

BERNARD.

Après ce qui s'était passé hier chez M<sup>me</sup> Dauriat, j'avais d'abord pensé que, dans un nouvel accès de folle...

LANDRY.

Et lorsque vous avez connu la véritable victime... qu'avez-vous supposé ?

BERNARD.

Que M. de Nointel avait été assassiné par le seul homme qui eût intérêt à se débarrasser de lui.

LANDRY.

Ainsi, vous soupçonnez Julien ?

BERNARD.

Je fais plus !... je l'accuse et hautement.

LANDRY.

Avant d'accuser les autres, monsieur, vous aurez d'abord à vous défendre.

BERNARD.

Moi ?

ROBIN, à part.

Voilà sa jaunisse qui le reprend.

LANDRY.

Laissez-nous, Robin.

ROBIN.

Où, monsieur le notaire... (A part.) Est-ce que cet honnête intendant serait un vieux coquin ? Je le surveillerai... on n'est pas jaune comme ça... (Robin sort.)

---

### SCÈNE IV.

LANDRY, BERNARD.

LANDRY.

Savez-vous, monsieur, pourquoi Julien venait cette nuit au château de Nointel ? Savez-vous ce qu'il voulait apprendre à Geneviève ?

BERNARD.

Quelque infâme calomnie !

LANDRY.

Dans les feuillets de la Bible envoyée par Marguerite à M<sup>me</sup> Dauriat, on avait trouvé une lettre...

BERNARD.

Une lettre !

LANDRY.

Qui nous annonçait la mort d'Édouard de Nointel, entendez-vous bien, monsieur ? d'Édouard de Nointel, auquel Marguerite elle-même avait fermé les yeux.

BERNARD, à part.

Et je suis seul pour répondre !

LANDRY.

Et pourtant, monsieur, vous m'avez présenté le fils de M. de Nointel ?



BERNARD, à part.

Et Francis qui n'est plus là pour nous défendre !

SCÈNE V.

NOINTEL, BERNARD, LANDRY, LE MÉDECIN.

NOINTEL, sortant de la chambre à gauche, au médecin qui veut le retenir.

Laissez-moi, je ne veux pas rester ici.

(Le médecin le fait asseoir.)

LE MÉDECIN.

Vous le voyez, vos forces vous trahiraient.

NOINTEL.

Monsieur Landry !... Bernard !... (Avec joie.) Bernard !

BERNARD, à part.

Qu'ai-je fait ?

NOINTEL.

Monsieur Landry, où est Julien ?

LANDRY.

Gardé à vue par vos gens, jusqu'à l'arrivée du lieutenant-criminel.

NOINTEL.

Il n'a pas été interrogé ? (A part.) Et Bernard est près de moi... c'est bien ! (Haut, à Landry et au médecin.) Veuillez, messieurs, me laisser seul avec Bernard.

BERNARD, à part.

Avec moi !... M'aurait-il reconnu, cette nuit ?

NOINTEL, au médecin qui hésite.

Je le veux !

LE DOCTEUR, à Landry.

Ne nous éloignons pas. (A Bernard.) Je serai là. (Ils sortent par le fond.)

SCÈNE VI.

NOINTEL, BERNARD.

NOINTEL.

Ferme cette porte.

(Bernard va fermer la porte. Pendant ce temps, Nointel se lève et traverse la scène. — Bernard, en revenant en scène, le trouve à sa gauche et debout.)

BERNARD.\*

Eh bien ! et ta blessure ?

NOINTEL.

N'est grave qu'en apparence... mais je veux

\* Bernard, Nointel.

qu'on la croie mortelle ; la perte de mon sang m'avait seule affaibli ; rassure-toi et approche. (Bernard hésite.) Approche, te dis-je... je te pardonne.

BERNARD.

Hein ?... tu sais donc ?...

NOINTEL.

Que tu es un grand maladroit !

BERNARD.

Qui ne se serait trompé comme moi ?... Une lumière brillait dans cette maison où Julien avait donné rendez-vous à Geneviève... A travers cette fenêtre, je distingue avec peine un homme qui examinait attentivement cette muraille... Pour tout autre comme pour moi, cet homme devait être Julien, et...

NOINTEL, vivement.

Et tu as fait feu sur cet homme ?

BERNARD, effrayé.

Ne le savais-tu pas ?

NOINTEL.

Je ne t'accusais que d'avoir manqué Julien... Pardieu ! tu es un habile homme ! Mais je te pardonne sincèrement cette fois de n'avoir eu ni le coup d'œil juste ni la main ferme.

BERNARD.

Pouvais-je te supposer ici... toi, qui devais passer la nuit dans ton appartement ?

NOINTEL.

Tu as raison, c'est mon fatal sommeil... mais tout peut encore se réparer : le temps nous presse, il faut agir.

BERNARD.

Agir ! que veux-tu donc faire encore ?

NOINTEL.

Me débarrasser de Julien !

BERNARD.

Comment ! tu veux...

NOINTEL.

Le faire évader, puisque tu n'as pas su le tuer... Il n'est gardé que par des gens à moi ; va les trouver ; tu leur diras que, par pitié pour Julien, pour Geneviève, surtout, je ne veux pas que l'accusé soit livré à la justice... Il faut que dans dix minutes Julien soit libre !

BERNARD.

Libre ! lui, notre ennemi !

NOINTEL.

Une fois hors d'ici, cet ennemi ne pourra plus rien contre nous.

BERNARD.

Tu ne sais pas tout. M. Landry a entre les mains une lettre de Marguerite à M<sup>me</sup> Dauriat.

NOINTEL, riant.

A la mère de mon meurtrier ? Il sera trop facile de prouver que cette lettre est fausse. Les preuves sont à l'île de France, et tout un monde nous en sépare. Que Julien parte, te dis-je, et je répons de ta vie... de ton trésor.

**BERNARD**, à part, et comme frappé d'une idée.  
Mon trésor!

**NOINTEL.**

Tu conduiras toi-même Julien hors du parc, et quand vous aurez gagné le grand bois du Moutier, quand il sera hors d'atteinte, tu m'en instruiras par un coup de feu... Les instans sont précieux ; va.

**BERNARD.**

Oh ! je te promets de ne pas perdre une minute.

(Il va pour sortir.)

**GENEVIÈVE**, en dehors.

Il faut que je parle à monsieur de Nointel!

**BERNARD.**

Geneviève !

**NOINTEL.**

Fais ce que je t'ai-dit ; bâte-toi.

**BERNARD**, à part.

Oh ! je n'ai plus confiance ; chacun pour soi, maintenant !

(A ce moment, la porte s'ouvre violemment, et Geneviève parait.)

**GENEVIÈVE.**

J'entrerai, vous dis-je !... j'entrerai !

(Elle entre. — Bernard laisse passer Geneviève, et sort vivement.)

## SCÈNE VII.

**NOINTEL**, **GENEVIÈVE**.

**NOINTEL**, assis, et reprenant sa voix faible.

Approchez-vous, Geneviève ; je m'étonnais de ne pas vous avoir vue plus tôt !... Avez-vous craint, de ma part, des plaintes... des reproches?... Ah ! mon cœur ne vous a jamais eue complice de Julien.

**GENEVIÈVE.**

On ne m'avait pas trompée... vous l'accusez encore, vous !... Vous savez pourtant que Julien est innocent.

**NOINTEL.**

Innocent !

**GENEVIÈVE.**

Vous le savez, monsieur, comme je sais, moi, que vous êtes un infâme.

**NOINTEL.**

Que dites-vous ?

**GENEVIÈVE.**

Vous vous étonnez, n'est-ce pas, de ne plus retrouver aujourd'hui la fiancée calme et résignée d'hier?... Hier, monsieur, je vous donnais ma vie ; mais je ne vous laisserai prendre aujourd'hui ni la vie, ni l'honneur de mon frère... Cette nuit, il y avait un meurtrier qui attendait une victime... La victime, c'était Julien... le meurtrier, c'était vous.

**NOINTEL.**

Moi !

**GENEVIÈVE.**

Ah ! cette nuit... j'étais aussi près de cette maison ; j'attendais, tremblante et glacée... Un homme se dresse tout à coup près de moi... Cet homme, comme frappé par la main de Dieu, m'écoutait sans m'entendre, me regardait sans me voir, et disait : « Plus rien à craindre de Julien : dans une heure, il sera mort. » Cet homme, c'était le marquis de Nointel, et dans le sentier des Taillis, un misérable attendait Julien pour l'assassiner, et ce que je vous dis là, je le dirai tout à l'heure au magistrat. Si une protection divine s'est placée hier entre Julien et son meurtrier, moi, monsieur, je me placerai aujourd'hui entre mon frère et le bourreau.

**NOINTEL.**

Geneviève... votre tendresse pour Julien va jusqu'au délire... Cet homme, aposté par mes soins, dites-vous, ce prétendu complice, aurait tourné contre moi l'arme que j'aurais mise en ses mains... Qui donc croira à cette fable?... Personne... Mais on me croira, moi, quand je dirai que j'étais venu ici pour vous surprendre et punir Julien... On me croira, quand je mettrai sous les yeux des magistrats, dont vous me menacez... un indice certain, sans réplique... que j'ai là... Mais rassurez-vous, ce Julien que vous défendez si mal, je le saurais, moi.

**GENEVIÈVE.**

Vous !

**NOINTEL.**

Où, j'ai eu pitié de sa jeunesse et de votre désespoir. A prix d'or, j'ai assuré sa fuite. Un coup de feu m'annoncera que Bernard a fidèlement exécuté mes ordres ; à l'heure où je vous parle, Julien doit être hors du parc, et bientôt hors de tout danger.

**GENEVIÈVE.**

Julien, innocent, aurait accepté l'infamie?... Non, non, Julien refusera.

**NOINTEL**, effrayé.

Lui !

**GENEVIÈVE.**

J'en suis sûre. (Coup de feu éloigné.)

**NOINTEL**, à part.

Ah ! Bernard a réussi.

**GENEVIÈVE**, avec crainte.

Quel est ce bruit ?

**NOINTEL.**

Ce bruit est le signal convenu. Julien n'a pas voulu attendre la justice, il a accepté la vie que je lui donnais... Il est parti. (A part.) Et avec lui tout danger disparaît.

**GENEVIÈVE.**

Parti ! lui !... Ah ! c'est impossible.

(La porte du fond s'ouvre.)

SCÈNE VIII.

NOINTEL, LANDRY, GENEVIÈVE.

NOINTEL.

Tenez, on vient vous l'apprendre.

GENEVIÈVE, à Landry.

Mon ami!... par grâce... Julien... où est Julien?

LANDRY.

Avec le lieutenant-criminel.

NOINTEL, surpris.

Hein?

GENEVIÈVE, avec joie.

Ah!

LANDRY.

Tous deux viennent ici pour la confrontation que Julien lui-même a demandée.

GENEVIÈVE, à Nointel.

Vous l'entendez... Ah! je le savais bien, moi, que Julien ne voudrait pas de la vie sans l'honneur!

NOINTEL, à part.

Misérable Bernard!... Je suis perdu, si je reste ici... Monsieur Landry, aidez-moi, soutenez-moi, je me trainerai jusqu'au château.

(Il fait quelques pas.— Le lieutenant-criminel paraît, suivi d'un brigadier de gendarmerie, de Georges et des autres domestiques du château, qui se rangent en ligne devant la voûte. Le brigadier reste à la gauche du lieutenant-criminel, et sur le seuil de la porte.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE LIEUTENANT-CRIMINEL, UN BRIGADIER, puis JULIEN. \*

LE LIEUTENANT.

Restez, monsieur.

NOINTEL.

Il m'est impossible de supporter la confrontation que vous avez ordonnée sans doute... Par grâce, par pitié... remettez à demain.

LE LIEUTENANT.

Pardonnez-moi, monsieur de Nointel... Vous savez quelle est l' inexorable rigueur des devoirs que j'ai à remplir... Qu'on amène Julien Dauriat. (Le brigadier fait un signe au dehors.)

NOINTEL.

Oh! il va se souvenir!

(On voit paraître au fond Julien. — Les gardes qui l'escortaient restent en dehors. — Des paysans, des paysannes suivent et restent en dehors du pavillon, au delà des marches.)

LE LIEUTENANT, à Julien.

Approchez...

\* Le médecin, Nointel, le lieutenant-criminel, Landry, Geneviève.

GENEVIÈVE.

Julien! mon frère!

(Elle veut aller à lui, mais Landry la retient.)

LE LIEUTENANT.

C'est dans cette chambre que, la nuit dernière, M. de Nointel fut lâchement assassiné... Julien vous avez protesté de votre innocence tout à l'heure... En présence de M. de Nointel, persistez-vous encore à nier le crime dont on vous accuse?

JULIEN.

Oui, monsieur.

LE LIEUTENANT.

Vous affirmez ne pas reconnaître cette chambre?

NOINTEL, à part.

Que va-t-il dire?

JULIEN, indifféremment.

Je l'affirme.

NOINTEL, à part.

Ah!

LE LIEUTENANT.

Le coup qui a frappé M. de Nointel a dû partir de là (Il montre la fenêtre.) C'est par cette fenêtre que l'assassin a dû ajuster sa victime.

JULIEN.

Je ne me suis pas approché de cette fenêtre... Je n'étais pas encore arrivé à la grille du parc quand le meurtre a été commis.

NOINTEL, à part.

Il a tout oublié!... Et je voulais le sauver... Oh! tout change maintenant.

LE LIEUTENANT.

Monsieur de Nointel, reconnaissez-vous bien dans M. Dauriat l'homme qui vous a frappé?

NOINTEL.

Oui, monsieur. (Mouvement général.) Et à l'appui de ma déclaration je puis fournir une preuve accablante!

TOUS.

Une preuve!

GENEVIÈVE.

Ah! monsieur!...

JULIEN, avec calme.

Quelle est-elle?

NOINTEL.

Georges... un de mes gens, a trouvé au bas de cette fenêtre un objet qui ne peut appartenir qu'à Julien, à Julien qui nie si effrontément s'être approché de cette fenêtre... (A Julien, avec raillerie.) Vous qui ne vous souvenez de rien, vous n'avez pu oublier ce médaillon... ce portrait d'une femme si tendrement aimée, ce portrait... de Geneviève?...

TOUS.

De Geneviève!

LE LIEUTENANT.

En effet... ces traits sont bien ceux de la marquise de Nointel... Voyez, Julien... voyez...

JULIEN, le regardant.

O mon Dieu!

NOINTEL, à part.

Il se trouble... A mon tour de le faire trembler.

JULIEN.

Monsieur Landry... Geneviève... ce portrait est celui que ma mère envoya, il y a trois ans, à Marguerite Simon.

A Marguerite!

NOINTEL.

LANDRY, GENEVIÈVE, ensemble.

Oui... c'est bien cela.

JULIEN, le remettant au lieutenant.

Monsieur, en poussant ce ressort, vous trouverez gravé sur la boîte du médaillon cette inscription : « Geneviève à Marguerite; novembre 1781. »

LE LIEUTENANT.

Voilà bien cette inscription.

LANDRY.

M<sup>me</sup> Simon avait reçu ce portrait, car, dans une lettre que j'ai chez moi, elle promettait, la pauvre mère, de ne s'en séparer jamais.

JULIEN.

Et ce portrait a été trouvé ici... au bas de cette fenêtre... (A Nointel.) Marguerite est donc venue ici?

NOINTEL, à part.

Malheur ! (Haut.) Je ne puis comprendre...

JULIEN.

Marguerite a été laissée, le 16 septembre au soir, à l'embranchement de la Croix de pierre... On l'attestera... Cet embranchement conduit à Nointel; depuis cet instant, Marguerite a disparu... Et cette trace, la première qu'on puisse saisir... c'est à Nointel qu'on la retrouve... et c'est vous qui nous la donnez. (Après un long temps, et regardant autour de lui.) Oh !... je me souviens... Écoutez tous... La nuit du 16 septembre !... j'arrivais de Paris... Sur la route, un homme, dont la figure était à demi voilée... vient à moi, me fait monter dans une voiture qui, après de longs détours, s'arrête enfin... On m'avait bandé les yeux... Je traverse, avec mon guide, un jardin... un parc, car le sable criait sous mes pieds... Je monte trois marches... oui trois marches... Quand je pus voir enfin autour de moi... j'étais dans une chambre semblable à celle-ci... Une haute cheminée était à gauche... La voilà... Une fenêtre près de la cheminée... En face de la fenêtre, une voûte, qu'un homme, dont le visage était masqué, m'ordonna de murer... (Écartant vivement les domestiques.) Ah ! la voilà... Cette muraille élevée à la hâte, c'est moi qui l'ai

faite dans la nuit du 16 septembre; cette muraille doit cacher un abominable forfait... (Au lieutenant-criminel.) Ordonnez, monsieur, ordonnez qu'on la renverse... Si le ciel a permis que je fusse l'instrument aveugle de ce crime... c'est qu'il voulait faire de moi l'instrument de sa vengeance... A l'œuvre, mes amis... à l'œuvre !... (Sur un signe du brigadier, des paysans armés de pioches entrent et travaillent à abattre le mur.—Les paysannes montent les marches et approchent.) — La muraille est renversée. — A Nointel. Misérable ! tu définis la justice des hommes !... voilà la justice de Dieu !

LE LIEUTENANT, à Julien et au brigadier.

Venez, messieurs. (Ils descendent.)

NOINTEL, à part.

Tout est fini !

GENEVIÈVE, courant au caveau malgré Landry.

O ma mère ! ma mère !

JULIEN, remontant.

Horreur !... N'approchez pas, Geneviève, n'approchez pas !...

LE LIEUTENANT, à Nointel.

Un cadavre !

NOINTEL.

Je n'essayerai plus de me défendre; mais vous aurez deux coupables à punir... Si je fus l'assassin de Marguerite, mon meurtrier...

ROBIN, entrant au fond, et avec feu.

Ce n'est pas Julien !

## SCENE X.

LES MÊMES, ROBIN.

TOUS.

Que dis-tu ?...

ROBIN.

C'est l'intendant Bernard... Tout à l'heure, je l'ai surpris déterrera une cassette au pied d'un arbre. J'ai cru qu'il volait... j'ai sauté sur la cassette... Pour défendre son argent, il a fait feu sur moi, mais il n'a blessé que mon chapeau. On l'a désarmé... Ce pistolet était pareil à celui qu'on a trouvé derrière la maison... Bernard alors a tout avoué, disant que, puisqu'il était ruiné, il aimait autant être pendu !...

NOINTEL.

Marguerite l'avait dit : « Vivante ou morte... je vous perdrai !... »

(Il tombe sur son fauteuil.—Sur un signe du lieutenant criminel, on s'apprête à s'emparer de lui.)

FIN.